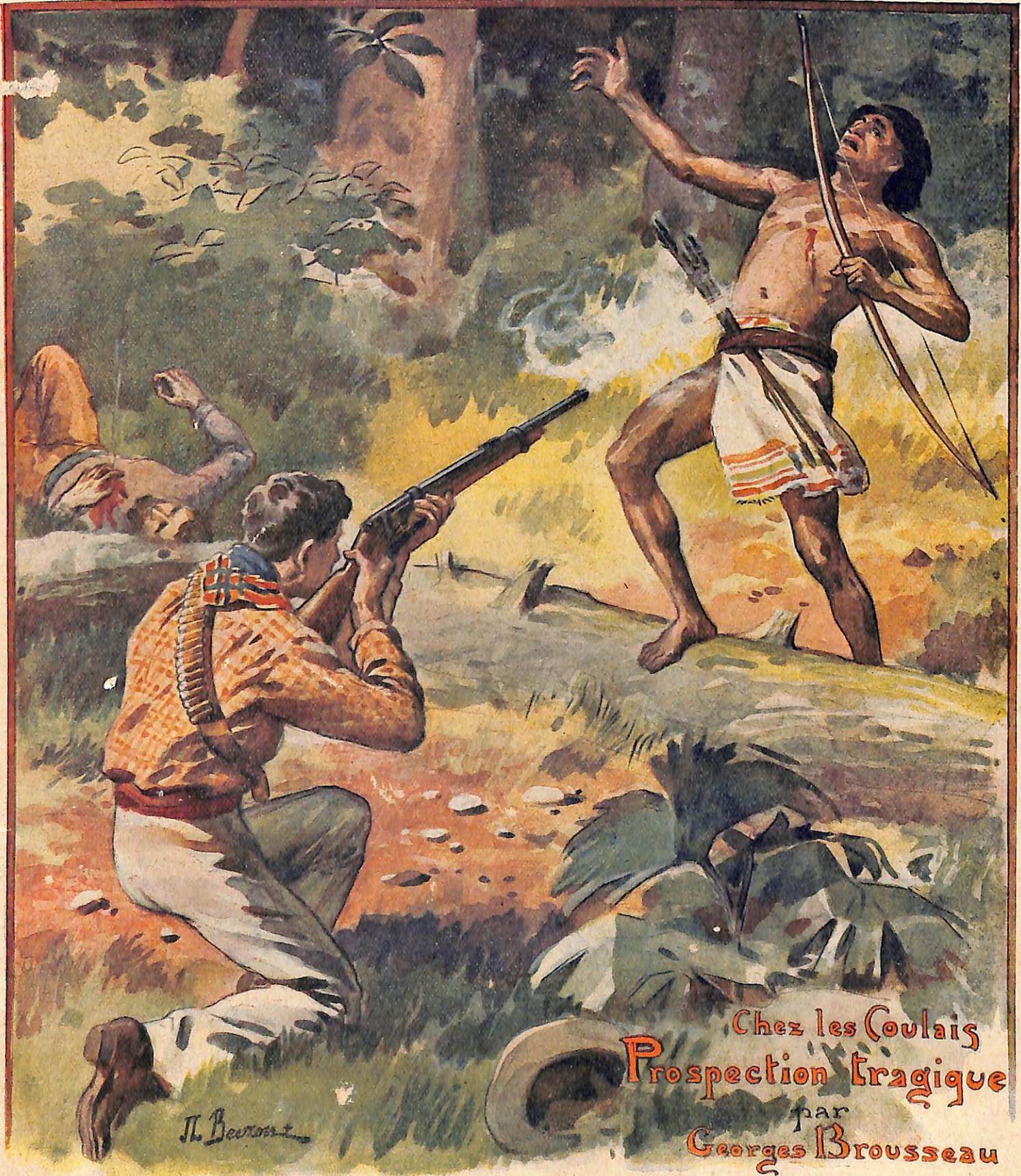


# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
146, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)



et des Aventures de Terre et de Mer



Antonio, visant celui qui paraissait être le chef, lui tira sa charge de double zéro. La poitrine de l'Indien fut aussitôt zébrée de sang...

## Romans d'Aventures

de  
LOUIS BOUSSENARD — CAPITAINE DANRIT  
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE  
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA  
RENÉ THÉVENIN  
G. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN  
MICHEL DELINES — SYLVAIN DIGLANTINE  
PIERRE LECOMTE DU NOUY  
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

## L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

## Le Ministère de l'Instruction Publique

l'a honoré d'une importante souscription.

## La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Dessins de BEUZON, CONRAD, CRAMPÉL, DUTRIAC, ZIER, etc.

## Récits d'Explorations

de  
BINGER — NORDENSKJOLD — N. NSEN  
GABRIEL BONVALOT  
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER  
GUSTAVE REGELSPERGER  
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTESS  
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU  
D<sup>r</sup> MACLAUD — DE GINESTET  
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLÉ, etc.

## Prix des Abonnements

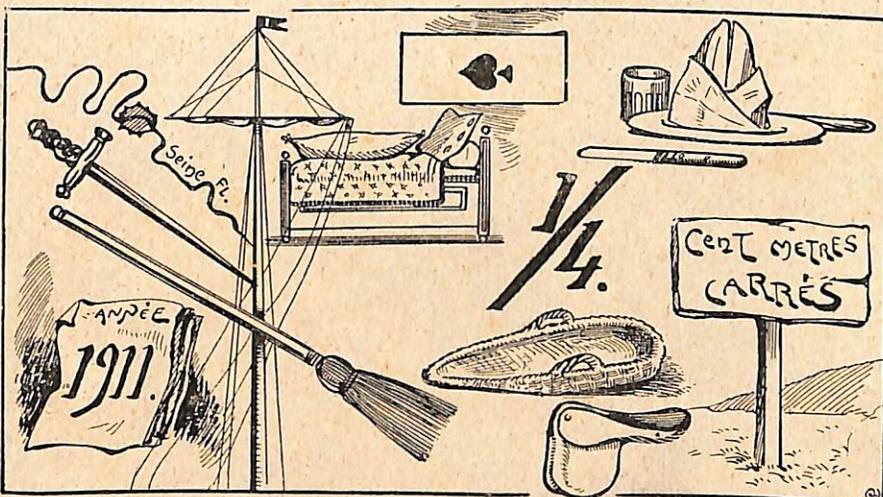
**TROIS MOIS**  
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50  
Départ. et Colonies... 2 50  
Étranger... 3 fr.

**SIX MOIS**  
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.  
Départ. et Colonies... 5 fr.  
Étranger... 6 fr.

**UN AN**  
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.  
Départ. et Colonies... 10 fr.  
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. Léon Dewez, Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

## 3e CONCOURS D'AVRIL



### LES REBUS GEOGRAPHIQUES

#### PREMIÈRE QUESTION

Ingéniez-vous, chers lecteurs, à déchiffrer dans ce rébus cinq noms d'îles bien connues de l'ancien et du nouveau continent. Il vous faudra, pour cela, déployer toute votre perspicacité, car notre dessinateur a placé au hasard de sa fantaisie les figures qui composent ce rébus. A vous de les rétablir dans l'ordre voulu pour résoudre la question.

#### MARCHE A SUIVRE

Ce concours comportera cinq questions posées dans les numéros 748 à 752. Les cinq solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 8 mai. Elles devront être adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris (2°), et accompagnées des 5 bons de concours que nos lecteurs trouveront au bas de la dernière page de nos numéros d'avril. Nos abonnés pourront remplacer ces bons par une simple bande d'abonnement. Les solutions et le palmarès seront publiés dans le n° du 11 juin.

#### LISTE DES PRIX

- 1<sup>er</sup> prix. — UN BON A LOTS DU CRÉDIT FONCIER prenant part aux tirages annuels comportant de nombreux lots dont un de CENT MILLE FRANCS.
- 2<sup>e</sup> prix. — UNE SUPERBE MONTRE, en argent.
- 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> prix. — UN JOLI ALBUM RELIÉ, *Le Sang Gaulois*, grandes compositions d'Édouard ZIER.
- 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> prix. — UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR, à plume d'or contrôlé 18 carats.
- 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> prix. — UN ARTISTIQUE PETIT BRONZE.
- 9<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix. — UN ÉLÉGANTE PORTE-CARTES.
- 21<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> prix. — UN JOLI TRÈFLE PORTE-BONHEUR, tout cuir.
- 31<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> prix. — UN CRAYON BRELOQUE, en argent doré.
- 41<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> prix. — UNE LOUPE, monture nickelée.

## Prime à nos Abonnés

Tout abonnement ou réabonnement de six mois ou d'un an donne droit à une magnifique prime gratuite :

*Les Records du Monde* captivant album illustré en couleurs, donnant en une succession de pages animées les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples.

En raison du grand succès obtenu par cette prime et de son tirage limité, il ne nous en reste plus qu'un petit nombre ; aussi engageons-nous ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas encore reçue à renouveler leur abonnement dès maintenant car dans quelques semaines il ne nous sera plus possible de la leur offrir.

## Notre Supplément Mensuel

Tous nos lecteurs, abonnés et acheteurs au numéro, trouveront dans le *Journal des Voyages* de la semaine prochaine notre supplément

### LA VIE D'AVENTURES

que nous leur offrons chaque mois à titre de prime gratuite. Ce supplément contiendra une nouvelle inédite complète des plus dramatiques :

## Le Terrible

### Matelot des Brumes

par  
ANDRÉ REUZÉ

En annonçant ce quatrième numéro de *La Vie d'Aventures*, nous sommes heureux de constater le grand succès de ce supplément qui nous a valu de la part de nos lecteurs de nombreuses félicitations et d'aimables remerciements.

Nous les remercions à notre tour des témoignages de satisfaction qu'ils nous ont adressés et qui sont pour nous la meilleure récompense de nos efforts et de nos sacrifices.

## Notre Prime Gratuite

### Les Records du Monde

Ce captivant album, mentionné ci-dessus et offert à nos abonnés de six mois et d'un an, renferme une foule de renseignements utiles et instructifs rassemblés et présentés de la façon la plus ingénieuse et la plus pittoresque. Il suffit de lire les extraits que nous donnons ci-dessous du sommaire de cet attrayant recueil pour avoir une idée de toutes les curiosités qu'on y trouvera.

#### EXTRAIT DU SOMMAIRE

- |                               |                               |
|-------------------------------|-------------------------------|
| A travers l'espace.           | Les peuples colonisateurs.    |
| L'âge des êtres vivants.      | La fortune des nations.       |
| Les populations du globe.     | Les marchands du monde.       |
| La vie au sein des eaux.      | A travers les grandes villes. |
| La vie sur la montagne.       | Les clefs des mers.           |
| Aux entrailles de la terre.   | Voilà les facteurs !          |
| Les forêts du monde.          | Vers une vie nouvelle.        |
| Si la France était une île... | Les records de vitesse.       |
| Les chemins qui marchent.     | Sur les routes d'acier.       |
| Les richesses du sol.         | La force des armées.          |
| Aux pays des bêtes.           | A qui l'empire des mers ?     |
| Ce qui reste à découvrir.     | Dans le monde des sports.     |
- Etc.

## Notre Programme d'Été

Notre programme d'été, que nous ferons connaître sous peu, sera des plus brillants. Nous préparons à l'intention de nos lecteurs de

### CAPTIVANTS RÉCITS

d'un passionnant intérêt et d'une saisissante originalité qui leur réservent bien des émotions. Contentons-nous d'annoncer aujourd'hui, un

## Le Nouveau Grand Roman d'Aventures

par  
HENRY LETURQUE

l'auteur si aimé des *Bandits de la Corbillère*, de *Cartabut le Matelot*, des *Mangeurs de Sable* et de tant d'autres œuvres qui firent les délices de notre fidèle public.

Nous pouvons prédire un égal succès à ce nouveau roman d'Henry Leturque dont nous ferons connaître le titre et prévoir les péripéties dans nos prochains numéros, en même temps que nous annoncerons les autres récits qui paraîtront ensuite.

Chez les Indiens Coulais  
du Haut Maroni

## Prospection Tragique

par GEORGES BROUSSEAU

I

A LA RECHERCHE DE L'ELDORADO

Dans le Haut-Maroni que l'on nomme successivement l'Awa après son confluent avec le Tanapahony (la branche hollandaise) et ensuite Itani en amont de la longue série de sauts et de rapides du confluent de cette rivière avec le Marouani, sur la droite. en remontant le cours du fleuve, à deux grandes journées de canotage environ, se trouve l'embouchure de l'Aloé ou Arové. Le bassin de cette rivière est peuplé par les Coulais, improprement appelés par les explorateurs Creveaux et Coudreau Oyaricou-lais (oyari, en caraïbe, veut dire rivière). Ces primitifs, encore dans l'âge de pierre, sont rebelles à la civilisation et refusent toutes relations, même commerciales, avec les tribus voisines. Ce sont des brutes absolument féroces; aussi, malheur à quiconque s'aventure dans leur région! Les Roucouyennes et les Bonis font remonter leur origine à des

temps fabuleux qui n'ont rien à voir avec l'histoire ordinaire de ces tribus. Sur un point seulement, les récits s'accordent à reconnaître que les Coulais ne sont ni des Peaux-Rouges, ni des noirs, mais des blancs. Ils sont d'une taille herculéenne et beaucoup ont des yeux bleus et des cheveux blonds. Il faudrait dès lors trouver leur ancestralité, comme me l'a confirmé un vieux *tamouchi*, dans les compagnons de Francisco Orellana qui, en 1541, fit la traversée de l'Amérique par le Marañon et l'Amazone avec ses bandes armées, à la poursuite des richesses emportées du Pérou par les Oyampis et quelques autres tribus fuyant la cruauté des Espagnols de Pizarre. Une de ces bandes, après un combat avec les Amazones, aurait été rejetée dans l'intérieur, loin du grand fleuve. Abandonnée par son chef Orellana, elle aurait dû subsister dans la forêt vierge, livrée à ses propres moyens.

Reproduction et traduction réservées.

N° 748 (2° série).

Par le croisement avec les femmes du pays, elle aurait donné naissance à cette race particulière dont les Coulais seraient les représentants actuels.

Une autre légende assure que l'aventurier espagnol et ses compagnons étaient partis à la recherche du fameux lac Parimé, où, suivant la chronique du temps, les Incas adorateurs du soleil et leurs tributaires auraient enfoui autrefois des monceaux d'or.

C'est pour retrouver ces trésors fabuleux échappés à l'intolérante cupidité des Espagnols, que le riche lord anglais Walter Raleigh équipa, quelque vingt ans après, plusieurs navires chargés d'hommes et de

ter le cours de la rivière inconnue. Seuls, Lorenzo, mon fidèle Indien de l'Amazone, et Larchevêque, que ses camarades avaient été amenés tout naturellement à surnommer Monseigneur, connaissaient mes véritables projets. Ce dernier était un ancien maître d'équipage d'un trois-mâts de Nantes, naufragé sur la côte de la Guyane française. Nos autres compagnons, plus timorés, auraient sans doute refusé de nous suivre s'ils avaient pu penser qu'un danger sérieux nous menaçait.

Après tout, qu'avions-nous à craindre de ces sauvages, mal armés d'arcs, de flèches et de haches de diabase ou de diorite, avec nos bonnes carabines à répétition et les

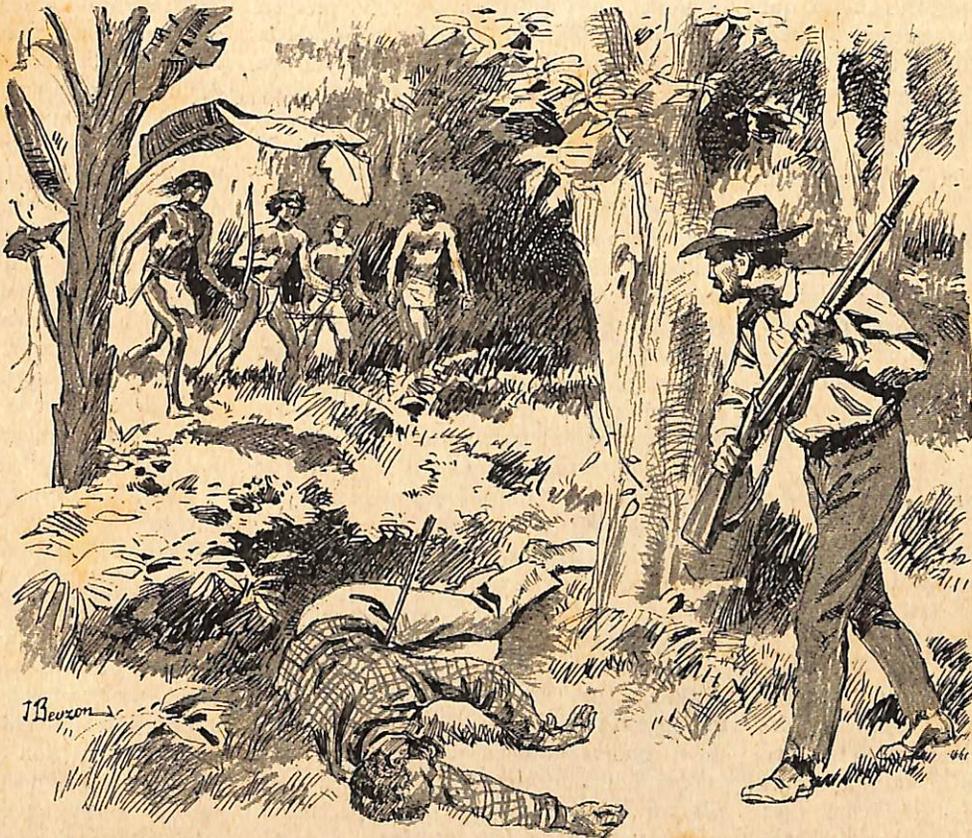
fusils de chasse doubles de nos mineurs noirs? L'âme légère, le cœur joyeux, nous voyageâmes toute une journée sur les eaux limpides de la rivière Aloé et, sur ces rives enchantées, nous eûmes tout le loisir de faire tomber sous nos coups de fusil des hoccas, des marais (coujoubis en caraïbe) et des ibis noirs dont la chair délicate ferait bonne figure sur la table de nos plus fins gourmets.

Vers cinq heures du soir, nous campions sur un banc de sable, à l'embouchure d'un petit affluent de gauche qui nous sembla propice à la recherche de l'or. La source de cette crique nous paraissait devoir se trouver, autant que pouvait nous l'indiquer la direction de son cours,

vers des montagnes boisées que nous avions aperçues au loin dans le Nord-Ouest, en un coude de la rivière, plus large en cet endroit que la Seine à Paris.

Les pirogues tirées sur le sable pailleté de l'or des micas et, pour plus de sûreté, attachées à des piquets profondément enfoncés dans le sol, chacun se mit en devoir d'exécuter le travail qui lui incombait. Deux foyers furent préparés par les uns, tandis que les autres allaient à la provision de bois ou dégageaient à coups de machettes les arbres les plus proches de la berge, de la brousse et des lianes qui les entouraient. Puis les hamacs furent appendus à ces arbres et à leurs branches dont quelques-unes surplombaient le lit desséché. En cette époque de début de saison sèche (de juillet à janvier) point n'était besoin de construire d'abris; aussi, en quelques minutes, le campement était établi.

Le lendemain nous remontions la crique



PROSPECTION TRAGIQUE

« Je n'eus que le temps de m'abriter derrière un gros arbre pour me mettre sur la défensive. »  
(P. 310, col. 3.)

matériel qui naufragèrent et périrent pour la plupart sur les côtes des Guyanes et sur les rives de l'Orénoque. Si l'on ajoute à cela qu'aucun explorateur n'avait encore pénétré dans la région inviolée des Coulais, on pourra se rendre compte du fébrile état d'esprit dans lequel nous nous trouvions, quelques-uns de mes compagnons et moi-même, quand les hasards de nos prospections nous conduisirent au village roucouyenne de Yamaïké. Nous n'avions qu'un désir impatient : solutionner la question des Coulais, gardiens probables des trésors tant convoités.

Chez nos amis de l'Itani nous nous étions approvisionnés de *couac*, ou farine de manioc, que nous avions soldé avec quelques couteaux, des boutons en porcelaine et quelques aiguilles. Avec nos deux pirogues armées chacune de six hommes, des provisions diverses et des munitions pour plusieurs mois, nous avions décidé de remon-

voisine, que nous avons baptisée « Espoir » à cause de certains indices favorables déjà reconnus la veille.

Ici la forêt vierge se montrait dans toute sa beauté et étalait à profusion, à nos yeux éblouis, ses richesses incomparables.

La rivière étroite tantôt s'arrondissait en bassin, tantôt roulait ses ondes cristallines sur les cailloux. Au-dessus de nous, les branches et les lianes se croisaient, se courbaient, s'entrelaçaient et s'échevelaient de la façon la plus capricieuse, la plus fantasque et formaient une large voûte de feuillages et de fleurs qui tamisaient les ardents rayons du soleil. De temps à autre, à notre approche, un ignane se laisse tomber du haut d'une branche. Des singes, qui cabriolent dans les arbres, s'arrêtent tout à coup dans leurs gambades et, tout surpris, n'ayant jamais vu pareil équipage, se penchent dans les éclaircies pour mieux examiner le manège de nos canotiers qui, la pagaie ou la perche à la main, poussent la pirogue.

Plus loin, un jeune daim surgit comme une flèche du fourré de la rive, tombe avec fracas dans les flots et nage désespérément pour gagner le bord opposé. Nous sommes trop loin pour tirer à coup sûr. Au moment où il bondit sur la terre ferme, nous voyons un puma plonger à son tour sur sa trace, reparaître à fleur d'eau et s'élancer à la poursuite de sa proie.

Mais voici qu'en travers des rives, des arbres tombés barrent le passage. Nos hommes quittent la pagaie et la perche pour prendre la hache et, après avoir suffisamment entamé les bois, ils les font sauter à la dynamite. Nous profitons de cette halte forcée pour faire exploser une cartouche dans un endroit où les eaux sont le plus profondes. Alors, avec un véritable délire, nos noirs plongent dans tous les sens pour y cueillir les victimes mortes ou étourdis par l'explosion. Nous ramassons ainsi plusieurs kilos de poissons qui agrémente- ront notre repas du soir et le reste, salé et boucané sur nos brasiers de la nuit, s'ajoutera à nos provisions.

Vers le soir, la petite rivière se rétrécissant toujours, car nous avons laissé derrière nous à droite et à gauche quelques-uns de ses affluents, nous nous disposâmes à choisir un campement définitif pour de là procéder à une prospection en règle. Des batées faites dans les quartz affleurant sur les rives nous avaient donné quelques petits grains d'or natif.

Après certaines hésitations, nous arrê- tâmes notre choix sur un plateau qui réunissait toutes les conditions de salubrité et de facilité pour la construction de nos habi- tations provisoires. En effet, nous trou- vâmes, sur l'emplacement débroussé, en outre de toutes les pièces indispensables à la charpente de nos cases, les feuilles de la palme qui devaient les recouvrir et les lianes *franches*<sup>1</sup> qui devaient les fixer. Il n'y eut qu'à couper et tailler avec la hache et le sabre d'abatis.

1. Ainsi nommées parce qu'elles résistent très long- temps à toutes les intempéries.

Deux heures après notre arrivée, les hamacs étaient suspendus dans nos *carbets* neufs; les provisions étaient débarquées et mises sur chantiers élevés, à l'abri de l'hu- midité, dans la plus grande des cases où de- vaient habiter les chefs de l'expédition. Les ouvriers avaient construit pour eux, un peu à l'écart de la première, trois autres huttes, plus petites, qui occupaient le bord du plateau sur la crique « Espoir ».

Un peu en aval, à une vingtaine de mè- tres seulement, nos deux pirogues étaient en sûreté sur le *dégrad*, à un endroit où la berge décline facilitait l'embarquement ou le débarquement.

Toutes nos dispositions ordonnées pour la nuit, après le repas du soir pris en commun et dont le reste du gibier de la veille et le poisson pêché dans la journée firent abondamment les frais, je tirai de ma réserve deux bouteilles de champagne. Nous inaugurâmes notre *dégrad* et nous bûmes à nos succès futurs.

Ce fut une joyeuse fête où il ne manquait rien, pas même la musique. Une société philharmonique improvisée, composée d'un accordéon, d'une flûte, d'un tambour indi- gène et de cimbales faites d'une marmite et d'une bouteille vide, joua la *Marseillaise* et des refrains créoles dont nos ouvriers accentuaient la mesure en dansant. La flamme rouge et vacillante des feux illu- minait fantasmagoriquement l'élégance de leurs gestes chorégraphiques et se reflétait sur le feuillage et les lianes en guirlande, comme de vrais feux de Bengale, cependant que, là-haut, par la trouée de l'abatis et du cours de la crique, sur le velours bleu du ciel scintillaient des milliers d'étoiles.

Mais toute cette joie n'était pas sans mélange, et nous nous demandions pour- quoi, ayant parcouru près de cent kilo- mètres dans l'intérieur des territoires occu- pés par les Coulais, nous n'avions trouvé aucun vestige de leur présence. Monsei- gneur, qui était encore sous la légère in- fluence du champagne, opinait que les Coulais n'existaient que dans l'imagination des explorateurs timorés et je n'étais pas loin de croire à cette version. D'autre part, si les Indiens et les noirs Bonis racontaient sur cette peuplade de si terribles légendes, c'est qu'ils désiraient garder jalousement pour eux ce territoire si riche en or. De là à penser que nous étions sur le point de découvrir le fameux Eldorado tant cherché, il n'y avait qu'un pas vite franchi. Lo- renzo, seul silencieux, tirait de grandes bouffées de sa pipe. Nous lui demandâmes son avis qu'il nous donna laconiquement :

« Les *Indios bravos* qui ne sont pas navi- gateurs habitent au fond des forêts et non sur le bord immédiat des rivières. »

Nous devons par la suite nous apercevoir à nos dépens de la véracité de cette opinion.

Le troisième jour fut consacré à la préparation des outils, au déboisement de notre quartier général et au parachève- ment de nos habitations, rendues plus con- confortables par un terre-plein élevé de terre battue retirée des canaux d'écoulement des

eaux. Il fut décidé que le lendemain trois équipes de prospection partiraient pour deux jours, dans trois directions différentes, pour reconnaître les lieux environnants. L'une de ces équipes, la mienne, devait suivre une ligne dans la direction du Nord-Nord-Ouest, vers les montagnes. Celle de Larchevêque devait explorer une zone à l'Ouest et celle de Lorenzo devait suivre la direction du Sud-Sud-Ouest.

Seule une découverte importante pou- vait retenir plus longtemps les équipes. Dans ce cas, il était recommandé à ceux d'entre nous favorisés par le sort d'envoyer aus- sitôt un mineur annoncer la bonne nou- velle au chef-lieu et y prendre des vivres.

Au point du jour, suffisamment armés et approvisionnés, chacun portant sa charge, on se dit gaiement au revoir pour s'enfon- cer dans l'inconnu de la forêt vierge.

Deux jours après, ayant relevé et franchi vingt-deux montagnes, sondé une douzaine de ruisseaux, dont la teneur en or de quel- ques-uns nous promettait une exploita- tion rémunératrice, je retournai à notre campement où Larchevêque m'avait de- vancé. Un seul de ses hommes était reve- nu avec lui et à leurs vêtements déchirés et souillés de boue, à l'expression de lassitude et de découragement qui se déga- geait de toute leur personne, je compris que quelque malheur avait dû les frapper. Larchevêque me raconta :

« Vers dix heures, ce matin, nous avons aperçu tout à coup, venant sur nous à grand fracas, une bande de pécaris effarés. Nous nous sommes embusqués et avons tiré au passage quelques-uns de ces animaux. Nous nous disposions à les éventrer et à les préparer pour les emporter plus facilement, quand un bruit de pas sur les feuilles sèches attira notre attention. Nous aperçûmes avec stupéfaction une horde de douze hommes environ, complètement nus, por- tant de longs cheveux, armés d'arcs et de flèches, qui s'avançaient vers nous. Je n'eus que le temps de m'abriter derrière un gros arbre, armé de ma carabine pour me mettre sur la défensive. Mais déjà, une volée de flèches sifflaient dans l'air et abattaient deux de mes compagnons.

Le jeune Antonio, plus heureux, s'était joint à moi et, visant celui qui paraissait être le chef, lui tira sa charge de double zéro. La poitrine de l'Indien fut aussitôt zébrée de sang.

« J'ai moi-même fait usage de mon colt, mais il était difficile d'atteindre nos agres- seurs qui s'étaient, eux aussi, retranchés derrière des obstacles divers. D'ailleurs, il ne fallait pas songer à lutter plus longtemps car je venais d'apercevoir un des leurs qui courait dans la forêt pour aller chercher du renfort. Nous opérâmes donc notre retraite en tirillant et en tenant à bonne distance nos adversaires. »

Et, me montrant ses pieds meurtris et ses chaussures en lambeaux, il ajouta :

« Les Indiens nous ont poursuivis pen- dant plus de deux kilomètres, cherchant à nous entourer et à nous couper toute re- traite. »

— Et Lorenzo?  
— Pas encore de retour ! »

A ce moment, nous entendîmes l'écho lointain de deux coups d'armes à feu dans la direction du Sud-Sud-Ouest. Était-ce Lorenzo qui rentrait gaiement en chassant, ou bien n'était-ce pas plutôt le signal de détresse d'un de nos hommes perdus? Nous répondîmes par deux coups de carabine... Au bout de quelques minutes d'anxieuse attente, un des compagnons de Larchevêque arrivait, essoufflé, sanglant, et tombait, plutôt qu'il ne s'asseyait sur un des troncs d'arbres de l'abatis. Quand il put parler, après que nous lui eûmes fait boire un cordial réconfortant, il hocqueta :

« A la première attaque, j'ai eu le bras gauche traversé par une flèche, je suis tombé comme foudroyé, paralysé. Mais, sans doute, le *curare* dont le trait qui m'avait atteint était empoisonné n'avait pas produit son effet habituel, car j'avais pleine conscience de ce qui se passait autour de moi. Ma première pensée fut de faire le mort, et cela me réussit. J'avais encore une charge de double zéro dans mon fusil et quand les Indiens se sont lancés à votre

poursuite, un seul des leurs resta auprès de moi et de mon camarade qui, lui, paraissait mortellement atteint. Couché sur le dos, entre mes cils disjointes je voyais notre gardien s'approcher de moi sans défiance. C'était un beau jeune homme, portant son grand arc sous son bras gauche et quelques flèches dans la main droite; son regard attentif suivait, assez loin de nous déjà, les péripéties de la poursuite émouvante que vous faisiez ses camarades. Je n'avais qu'une idée fixe: le tuer au plus tôt pour me libérer. Alors, mesurant bien mes mouvements, je relevai mon arme, j'ajustai, il sursauta; mais avant qu'il ait eu le temps de se mettre en garde, ma charge faisait balle au travers de sa poitrine. Il tomba la face contre terre sans pousser un cri. J'ai aussitôt arraché la flèche qui traversait mon bras et, par un grand détour, j'ai couru à travers la forêt, tout en rechargeant mon fusil, avec la crainte que le bruit de mon coup de feu et le sang qui coulait abondamment de ma blessure n'attirassent sur moi les sauvages. Il n'en a rien été et me voilà ! »

(A suivre.)  GEORGES BROUSSEAU.

Mes jambes me font l'effet d'être ankylosées. Je parviens cependant à me lever et je promène autour de moi un regard investigateur.

Tout un côté de la salle est meublé par une bibliothèque dont les rayons plient sous les livres.

L'autre demi-cercle est complètement nu.

Je distingue une couchette, une table-bureau, des sièges; mais de fenêtre ou de porte, pas l'ombre.

Quel singulier appartement !

Et puis une autre remarque. Je vois. Une lumière très douce emplit la chambre. D'où vient-elle?

De la coupole, mais oui. Ce que j'ai pris pour un plafond plein est une coupole vitrée aux carreaux dépolis. Ah çà! il fait jour au dehors. Impossible que, dans les deux ou trois heures de clarté que pouvait encore dispenser le soleil, à l'instant où les pyramides se sont éclipsées à mes yeux, impossible que nous soyons arrivés au Caire.

Au fait, sommes-nous au Caire? Je reste coi devant l'interrogation. Je ne saurais répondre. Cette salle ronde peut se trouver à Giseh, à Boulak, aussi bien qu'au Caire.

Mais je jurerais qu'une nuit s'est écoulée depuis mon évanouissement là-bas.

Parfaitement, la lumière qui pénètre jusqu'à moi n'est pas la clarté ardente du jour finissant. Elle est blanche, fraîche, opaline. C'est une luminosité matinale.

La nuit s'est écoulée entièrement.

Par l'orteil de Satan, je voudrais comprendre, chose bien naturelle de la part d'un correspondant du *Times*.

Si j'explorais d'abord l'endroit où je suis enfermé? Enfermé, voilà le mot juste, car je le répète, la salle ne possède ni porte, ni fenêtre.

J'enjambe le rebord de la malle. Dans mon saisissement, je n'ai pas encore opéré ce mouvement et suis resté debout sur le fond du *trunk*.

Un glissement se produit. Un panneau de bois, dressé contre la paroi de la malle, a été frôlé par mon pied et s'est renversé sur le tapis épais, qui couvre le plancher.

Et, sur ce panneau, une feuille de papier fixée par des épingles appelle mon attention, l'appelle d'autant plus qu'elle est ornée de caractères énormes.

On a dû écrire avec une allumette, pour obtenir une écriture aussi épaisse.

Je lis ceci :

« Silence recommandé. Ici est le lieu d'asile annoncé. Personne ne soupçonne votre présence. Vous êtes entré (malle 3) parmi les bagages de Miss Aldine, dactylographe. Avoir confiance en elle. X. 323 se porte caution. TANAGRA. »

Tanagra ! Elle, toujours elle ! Présente ou absente, sa pensée veille sur moi.

Oh ! je sais que nous fûmes fiancés, que la tendresse profonde nous attira l'un vers l'autre, avant que le criminel comte Strezzi, le père de Franz qui nous poursuit à présent, eût ourdi la trame qui nous sépara.

Mais qu'est mon affection pour elle, auprès de la sienne?

 LES VOYAGES EXCENTRIQUES   
**Dix Yeux d'Or**  
II<sup>e</sup> Partie  Les Lotus Verts  par PAUL D'IVOI

*Sir Max Trélam, le correspondant du Times, est accusé, au Caire, d'avoir ravi une opale aux dix yeux d'or très importante pour la Russie, car chaque opale peut faire lever une armée de révolutionnaires. Trélam a épousé Ellen, la sœur de l'Espion X. 323, dont l'autre sœur, Tanagra, avait avec elle une ressemblance frappante. Un ennemi mystérieux le poursuit. C'est lui sans doute qui a machiné cette intrigue. Un moment Max n'a-t-il pas pu croire qu'Ellen, sa femme, était tuée? Un soir pour avoir une explication, il eut l'imprudence de suivre Ellen qui se rendait à la cachette des opales, et tomba dans les mains de Franz Strezzi, l'ennemi juré de la famille.*

*Prisonnier, Max est emmené par l'énigmatique personnage à travers le désert Lybique dans le seul but de lui prouver qu'Ellen est bien morte. Arrivé dans la vallée de Natron, il fait exhumer la dépouille d'Ellen que son frère et sa sœur Tanagra avaient déposée au tombeau des Vierges. A la vue de sa bien-aimée, Trélam s'empare du revolver que Strezzi avait mis à sa portée, l'approche de son front et appuie sur la détente... Mais Tanagra et son frère veillaient, et le revolver substitué à un autre, et chargé à blanc, n'avait laissé à Trélam qu'un ébranlement cérébral. Confié à Tanagra, il est conduit à Giseh, bourgade située en face du Caire, mais ce n'est qu'après avoir respiré un narcotique qui le plonge dans une complète léthargie que le mari d'Ellen est introduit dans la retraite sûre que lui a choisie son beau-frère, l'Espion X. 323.*

Chapitre IV

CECI NE RESSEMBLE PLUS DU TOUT AUX PYRAMIDES

UNE idée, qui n'est certainement pas courante parmi les hommes, consiste à s'installer tant bien que mal dans un de ces grands *trunks* de cuir, dont mes compatriotes s'embarrassent en voyage.

Tout le monde sera de mon avis. Ces malles de cuir ont beau être spacieuses, affecter la forme de parallépipèdes parfaits, être réputées d'une résistance aux chocs supérieure à tous les engins similaires de bois, il faut avoir un esprit exceptionnellement fantaisiste pour songer à les transformer en logement.

Une malle, n'est-ce pas, n'est ni un cottage, ni même une chaumière.

Toutes ces réflexions se bousculèrent

dans ma boîte crânienne, lorsque se dissipa la stupeur provoquée par les lotus verts.

Car je reprenais le sentiment dans une malle de cuir.

Oh ! le couvercle en était levé et maintenu par les tiges mobiles disposées à cet effet.

Il était évident que l'on avait voulu réduire au minimum les inconvénients de ma situation.

Néanmoins, on comprendra qu'un gentleman dont le dernier souvenir est de respirer des fleurs en face des pyramides soit surpris de se reconnaître assis au fond d'une malle, laquelle semble posée sur le plancher d'une salle circulaire de quatre à cinq mètres de diamètre, et dont le plafond s'incurve en voûte arrondie.

Je me pince, je me fais mal; donc, je ne rêve pas. Ce que mes yeux voient existe bien réellement.

N'a-t-elle pas voulu, avec une abnégation si haute que tout qualificatif paraît faible, indigne d'elle, que l'agonie de la séparation me fût épargnée, ne m'a-t-elle pas pour ainsi dire fait épouser Ellen?

Et tandis qu'ainsi elle cicatrisait ma blessure, elle s'en allait, tragique et désolée, inconsolable et inconsolée, vers l'isolement, vers le danger, vers la mort.

En dernier lieu, elle avait reparu; mais n'était-ce pas encore pour défendre mes jours contre l'ennemi révélé, contre moi-même? Elle était venue pour soutenir mon désespoir, pour parer les coups d'un adversaire redoutable.

« Oh! Tanagra, murmurai-je, tragique martyre, merci. »

Ma voix me fit tréssaillir. Je me gourmandai. Il est ridicule de parler haut, quand on ne désire pas avoir d'auditeur. Les répliques intimes avec le moi intérieur perdent à être exprimées mécaniquement par les lèvres.

« Enfin, repris-je, j'avais résolu de reconnaître mon gîte. Mettons-nous à l'œuvre, en attendant la présentation effective de miss Aldine, dactylographe. »

La bibliothèque, occupant environ la moitié de la circonférence de la salle, contenait des livres de toute nature: ouvrages scientifiques, documentaires, romans anglais, français, allemands. Le lecteur le plus éclectique pouvait y trouver sa subsistance intellectuelle.

Mais je n'étais pas en humeur de lire. Les aventures imaginaires de personnages créés par la fantaisie des écrivains m'eussent semblé insipides auprès de celles que je vivais réellement.

Je poursuivis mon inventaire.

Mais bientôt toute ma curiosité se concentra sur la partie de la muraille dont j'avais remarqué déjà l'absolue nudité.

Ceci m'intriguait.

L'ameublement coquet, le tapis luxueux eussent demandé, comme l'on dit de façon si colorée en France, la présence de quelques tableaux sur cette muraille arrondie.

Leur absence déterminait la sensation d'un défaut d'équilibre.

Du moins, j'éprouvai ce sentiment et, d'instinct, sans m'appuyer sur un raisonnement quelconque, je m'approchai du mur afin de l'examiner.

Je ressentis une surprise.

A distance, la paroi m'avait semblé lisse,

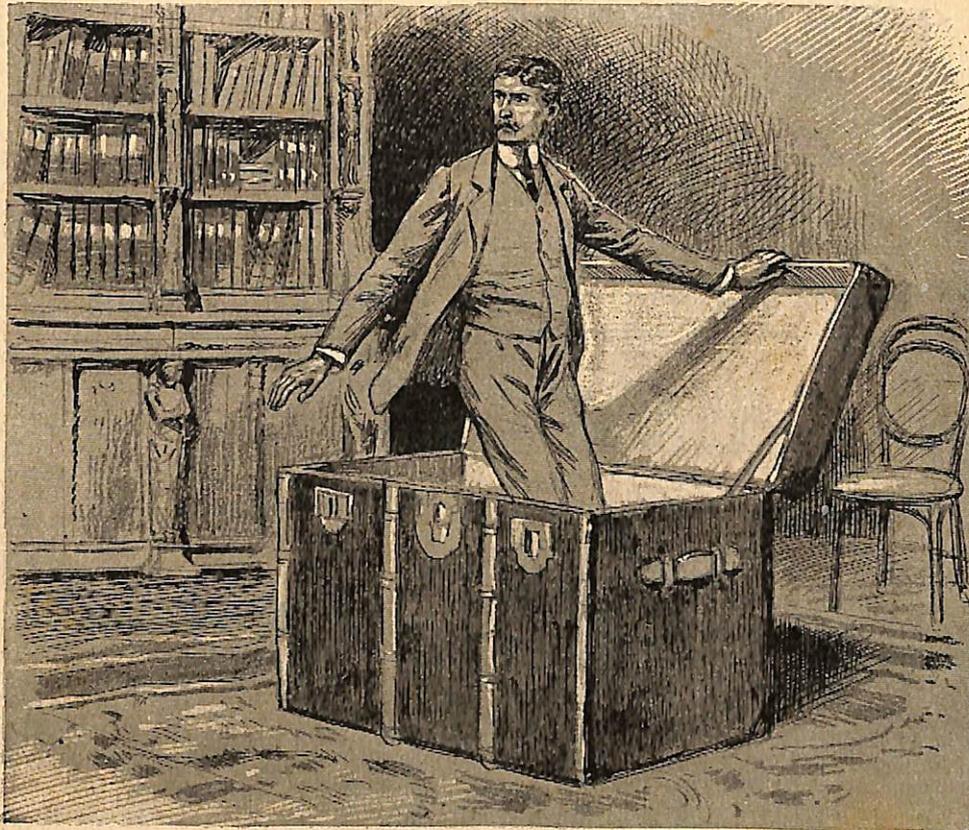
enduite d'une peinture émaillée légèrement rosée. De près, je distinguai, à hauteur de mon visage, trois petits carrés dessinés par des lignes ténues sur la surface polie.

L'un de ces dessins se montrait à l'antipode du diamètre central de la bibliothèque, les deux autres occupaient la droite et la gauche du premier, dont ils étaient éloignés d'environ deux mètres.

Que signifiaient ces trois carrés?

En regardant mieux, je reconnus que les lignes que, tout d'abord, j'avais cru tracées au crayon étaient produites en réalité par des solutions de continuité de l'enduit. Elles avaient été découpées à l'aide d'un instrument acéré.

Qu'était cela? Des panneaux fermant des



LES DIX YEUX D'OR

Je parviens à me lever et je promène autour de moi un regard investigateur. (P. 311, col. 3.)

cavités ménagées dans le plein de la muraille?

Je haussai les épaules. Les carrés mesuraient à peine dix centimètres de côté.

Cette dimension réduite excluait l'idée d'armoire ou de placard. Qu'eût-on pu ranger dans un si minuscule alvéole?

Et tandis que je me donnais mentalement ces explications, l'idée s'implantait en moi que les carrés mystérieux devaient s'ouvrir, tourner sur d'invisibles charnières, et que mon intérêt exigeait que je les misse en mouvement.

Seulement, entre la pensée et le geste, il y avait un abîme.

Ni clef, ni serrure, ni poussoir d'aucune sorte. J'avais beau écarquiller les yeux, je ne discernais rien qui fût de nature à motiver la rotation des damnés carrés.

Pour corroborer le témoignage de ma vue, j'appelai le toucher à la rescousse.

Mes doigts se promenèrent lentement sur le mur, cherchant une protubérance, un dénivèlement quelconque indiquant l'emplacement du ressort actionnant les petits panneaux.

A l'extérieur du carré que j'auscultais, je ne découvris rien.

Alors, j'exerçai une série de poussées à l'intérieur.

J'allais abandonner la partie, quand, rrrrrr! un grincement à peine perceptible se produisit et la plaque, évoluant à la façon d'un volet, démasqua une ouverture conique qui traversait évidemment la muraille dans toute son épaisseur, car à l'extrémité opposée, là où devait se trouver le sommet du cône, je distinguai un petit cercle lumineux.

Au même instant, je perçus un froufrou au-dessus de ma tête et une obscurité opaque m'enveloppa.

Je n'en ressentis aucune inquiétude. L'explication du phénomène s'était présentée à mon esprit. L'ouverture démasquait un judas permettant de voir dans la pièce voisine sans que l'occupant s'en doutât.

Or, pour voir sans être vu, il ne faut pas être trahi par une clarté intempestive. La mise en marche du volet déclanchait un vélum épais qui se tendait sous les vitres dépolies de la coupole.

J'avoue que je fus très satisfait de ma découverte.

Séquestré, de par les volontés amies de X. 323 et de Tanagra, pour une période que j'étais incapable d'évaluer, il m'agréait

d'être en mesure d'entrer *incognito* en relations avec les autres habitants de la demeure ignorée qui m'abritait.

Aussi ne perdis-je pas de temps à appliquer l'œil à l'ouverture.

J'y trouvai une déception.

Mon regard traversait bien le mur, mais il ne distinguait qu'une sorte de grand cabinet de débarras, contenant une garde-robe couverte de rideaux à arabesques comme en produit par milliers l'usine de Boukheris. Sur le plancher s'entassaient quatre trunks semblables à celui dont j'étais sorti tout à l'heure.

Peut-être qu'en interrogeant les autres carrés, je serais plus heureux.

Et clac! je refermai.

Aussitôt le vélum de la coupole se replia et le jour reparut, me démontrant que mes prévisions étaient exactes.

Le second judas, celui du milieu, ma-

nœuvré à son tour, me permit de pénétrer du regard dans une chambre à coucher, élégante et simple. Divers objets de toilette éparpillés sur une table m'indiquèrent que la propriétaire du lieu devait appartenir au sexe gracieux.

Mais comme elle ne se montra pas, que d'ailleurs il me sembla qu'un gentleman correct ne pouvait prolonger l'examen de la résidence d'une dame, je passai au troisième et dernier carré.

Cette fois, je fus récompensé de mes efforts, récompensé à ce point que j'eus toutes les peines du monde à étouffer un cri de surprise.

Je reconnaissais le cabinet de travail du consul de Russie, ce cabinet où, lors de mon arrivée au Caire, avec ma pauvre chère petite Ellen, j'avais été présenté au fonctionnaire slave par le représentant britannique.

Je pouvais d'autant moins me tromper que, près de la grande fenêtre, j'apercevais le consul lui-même, avec sa chevelure grisonnante, ses sourcils épais et sa barbe à la Souworof.

Ainsi un premier point était acquis. Mon refuge se trouvait dans l'hôtel du consulat de Russie, et la fenêtre du dignitaire s'ouvrant sur l'avenue ou Charia Imâd-ed-Din, je savais qu'il m'abritait à sept ou huit cents mètres, à vol d'oiseau, de la villa de l'Abeille, où le plus doux bonheur et le malheur le plus grand de ma vie m'avaient atteint.

Mais le consul n'était pas seul. Il dictait un rapport à haute voix. Le cliquettement d'une machine à écrire appela sur mes lèvres ce nom : miss Aldine.

Je la trouvai de suite au bout de mon rayon visuel. Assise à une petite table supportant le clavier de la machine à écrire, la dactylographe « tapotait » avec dextérité, levant la tête, après l'impression de chaque phrase dictée, comme pour dire au fonctionnaire russe :

« J'attends que vous daigniez continuer. »

Cela dura un bon moment : le consul parlant, miss Aldine pianotant, le cliquettement des leviers à lettres sur le rouleau, la sonnerie des lignes, le choc du taquet interlinéaire scandant les paroles.

J'en profitai pour examiner celle à l'égard de qui Tanagra m'avait prescrit la confiance.

Elle pouvait avoir vingt à vingt-deux ans. Autant que j'en pus juger, miss Aldine était grande, très mince, presque maigre. Jolie cependant, avec ses cheveux blonds, d'un blond pâle et doré à la fois, le blond des épis mûrs. Son visage juvénile était grave ; pour être juste, je devrais dire triste.

De prime saut, on devinait un être sur qui s'est abattue la fatalité.

On me connaît assez pour deviner que les pourquoi cliquetaient dans ma tête. Je me promettais d'interroger adroitement la jeune fille.

Pour l'instant, mes pensées prirent un autre cours. La dictée avait pris fin. Miss Aldine s'était levée et présentait au consul les feuilles dactylographiées.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

MONSTRES POLAIRES

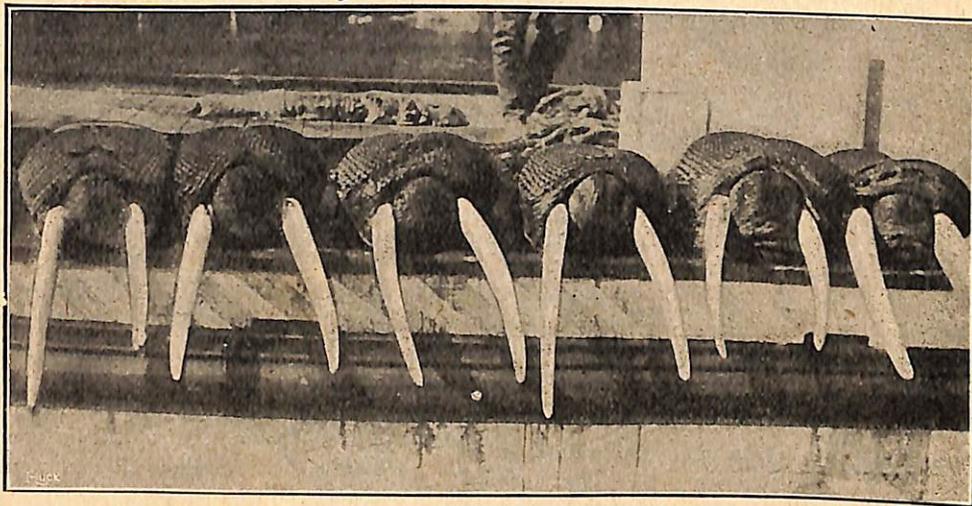
La Chasse aux Morses  
sur les côtes du Grœnland

Les morses, trop souvent assimilés aux phoques dont ils diffèrent grandement, sont des amphibiens beaucoup plus redoutables

(500 kilos) d'huile, sans compter deux belles défenses d'un ivoire plus fin que celui de l'éléphant. Ces défenses ont chez un mâle moyen environ 65 centimètres de long.

Sur les côtes nord-ouest du Grœnland on rencontre les morses en troupes innombrables. On les tue à coups de fusil en ayant soin de les harponner aussitôt, car la bête blessée mortellement coule à pic.

Il arrive trop souvent qu'une bande de



En contemplant ces têtes de morses coupées à bord d'un navire américain, on se rendra compte que leurs puissantes dents canines constituent pour ces monstres polaires des armes redoutables.

qu'on ne le croit en général. Malgré cela les Canadiens et les Américains leur livrent une chasse acharnée dans les mers septentrionales, où ils se cantonnent. Les résultats valent bien en effet les risques courus car un morse fournit facilement une demi-tonne

ces animaux redoutables entoure un canot et le défonce à coups de dents. A terre les morses se défendent moins facilement. Ces amphibiens ont de 3<sup>m</sup>,50 à 4 mètres de long et 3 mètres de circonférence.

A. R.

En Nouvelle Guinée

Tatouages de guerre

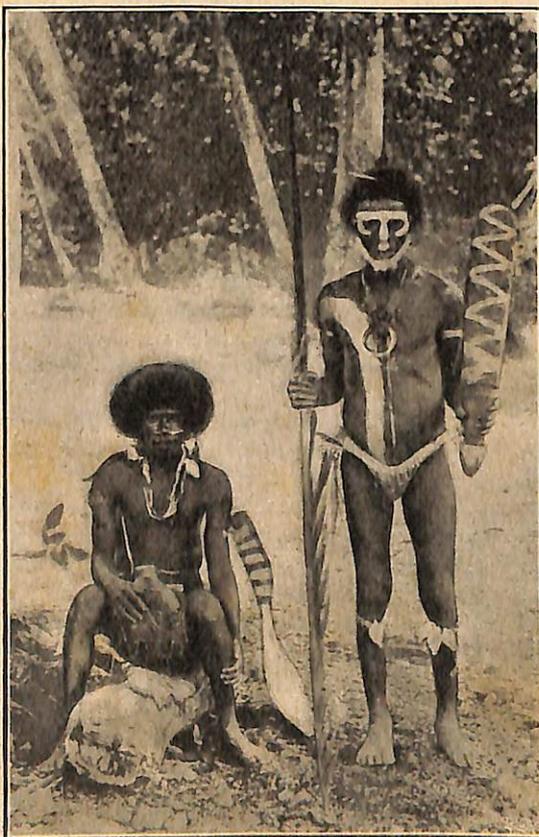
Les naturels de la Nouvelle-Guinée resteront encore longtemps ignorants des bienfaits de la civilisation, pour la raison très simple qu'on n'entreprend pas de les leur faire apprécier. Les Hollandais, qui sont des colonisateurs avertis mais méthodiques, ne commenceront à tirer vraiment parti de la Nouvelle-Guinée qu'après avoir dégrossi Bornéo.

Les Néo-Guinéens restent donc très sauvages. L'instantané que nous publions le montre avec éloquence. Voici deux chefs dont le... costume ne comporte pas la moindre défroque européenne. Malgré son caractère primitif, cette tenue sommaire varie. Ainsi, pour des funérailles, ces chefs auraient les cheveux roussis à la chaux et le haut du corps peint en noir, en rouge et en vert.

Mais il s'agit de combattre et la couleur blanche est de rigueur. Les sagaies et les casse-tête eux-mêmes sont bariolés de blanc.

Pendant les orages ces indigènes, qui craignent beaucoup la foudre, se tatouent aussi en guerre, car il s'agit de combattre les esprits. Ils se ruent dehors en brandissant des tisons enflammés. Ils croient que le tonnerre est l'âme d'un grand chef qui s'envole, les éclairs, la lumière qui vient de quitter ses yeux et, dans les ravages causés par la foudre, ils voient la trace des griffes de l'esprit.

Cyrille VALDI.



En signe de guerre les Néo-Guinéens se tatouent de blanc des pieds à la tête, les armes elles-mêmes n'échappent pas à ce bariolage.

LES GRANDES AVENTURES

## Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

DEUXIÈME PARTIE

Le Roi du Bagne

o o o o o

Dans le pays contesté situé à la frontière du Brésil, du Venezuela et de la Guyane hollandaise, paradis des forçats évadés et des aventuriers, Madiana, la jolie chanteuse et dompteuse de serpents, dont le sort seuble lié à celui d'un trésor caché, a été faite prisonnière par une bande de criminels malgré la protection d'un chevaleresque Français, Bras-de-Fer, auquel ces bandits viennent de subtiliser ses papiers d'identité. Aidé de Moustique et Fichalo, Bras-de-Fer part à la recherche de Madiana et les trois amis arrivent à temps pour enlever la jeune fille à ses ravisseurs; malheureusement, une balle traîtresse frappe Bras-de-Fer, que ses amis emmènent mortellement blessé.

Miraculeusement sauvé, Bras-de-Fer revient à Albina, mais confondu avec un forçat dangereux en rupture de ban, voilà le malheureux incarcéré au bagne et, qui plus est, au cachot, car il se révolte. Madiana, affolée, se réfugie chez la directrice des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui l'a élevée et lui raconte son immense douleur. La religieuse promet d'intercéder auprès du gouverneur, mais ce dernier ne veut rien entendre sans avoir des preuves de l'innocence de Bras-de-Fer.

Fichalo et Moustique veillent aussi; ce dernier, sur les conseils de la religieuse, s'en va dans une auberge mal famée pour découvrir les traces des ennemis de Bras-de-Fer. Là, il apprend que ce vaillant est empoisonné, il retourne à l'hôpital, prévient la bonne sœur qui promet à Madiana de sauver son fiancé que l'on vient de lui amener mourant à son hôpital.

## CHAPITRE IX (Suite.)

ET sans attendre les mots de gratitude émue que lui prodigue la jeune fille, l'excellente femme part en toute hâte. Elle revient au bout d'un quart d'heure, trouve Madiana écroulée sur les genoux, les yeux noyés de larmes, et priant de toute la ferveur de son âme si cruellement endolorie.

« Venez, mon enfant ! » lui dit-elle simplement.

Elles traversent des couloirs, franchissent une cour et pénètrent dans un bâtiment séparé.

Devant une porte ouverte, deux factionnaires rectifient la position au passage de la supérieure. Elles entrent dans une grande cellule, dont la fenêtre est garnie de barreaux...

Madiana, qui marche comme dans un cauchemar, aperçoit le moribond couché sur un lit... D'un côté, un médecin à trois galons, de l'autre, un infirmier.

D'autorité, la supérieure dit à la jeune fille :

« Asseyez-vous là !... Et pas un mot, pas un cri, pas un geste... Il le faut !... Pour vous, pour lui surtout... Sinon, vous serez forcée de vous retirer ! »

Puis elle ajoute :

« Docteur, ma jeune amie Madiana de

Saint-Clair est la fiancée de ce malheureux, je n'ai pas eu la cruauté de lui refuser cette suprême entrevue.

« Vous m'obligerez personnellement en lui permettant de rester et je vous serai reconnaissante de tout cœur. »

Le major s'incline respectueusement et répond :

« Madame, je serai toujours heureux de souscrire à vos désirs.

— Merci, docteur !

« Que pensez-vous de cette maladie étrange et subite !

— Je ne sais encore !... température basse... extrémités refroidies... collapsus... pouls faible, mais régulier... engourdissement général, mais réflexes intacts...

« En somme, des symptômes un peu déconcertants, après un premier examen rapide et nécessairement superficiel.

« Je viens de faire une injection hypodermique de caféine, et je vais continuer cet examen à loisir.

— Très grave, n'est-ce pas, docteur ?

— Oui, madame, très grave !... Tout autre eût succombé... mais la vigueur extraordinaire de ce malade l'a seule empêché de périr. »

Madiana écoute, horrifiée, ces paroles qui lui font redouter l'effroyable et prochaine catastrophe.

Mais, néanmoins, dans le chaos lugubre d'idées qui s'entre-choquent dans son cerveau un espoir robuste et tenace surgit.

Son fiancé n'est pas mort ! Son étonnante vigueur l'a sauvée... Elle le sauvera encore, avec l'aide puissante de la science.

Et maintenant, elle s'attache fébrilement à cet espoir qui la reconforte un peu.

Elle a promis de ne pas proférer un mot. Fidèle à son engagement, elle garde le silence, mais elle adresse au major un regard de supplication ardente qui signifie :

« Rendez-lui la vie ! »

Puis sa vue se porte sur le forçat infirmier. Face papelerde et cruelle; bouche pincée au rictus mauvais, prunelles aiguës et chercheuses, dardées curieusement sur le malade... et d'instinct, elle éprouve un dégoût mêlé d'une frayeur insurmontable à l'aspect de ce personnage sinistre.

Elle fait à la supérieure un signe, l'entraîne à l'écart et d'une voix basse comme un souffle :

« Mère !... ô vous, qui avez tant fait pour moi, accordez-moi encore une faveur...

— Parlez, mon enfant.

— Cet infirmier m'épouvante... Au nom de votre affection pour moi... au nom de ma vénération pour vous, éloignez-le... Permettez-moi de le remplacer... de ne plus quitter mon fiancé... d'être sa garde attentive et dévouée...

— Mais vous avez la fièvre...

— Je ne sens plus rien... Je suis forte et vaillante comme je ne le fus jamais...

— Eh bien ! soit !... Vous me faites faire tout ce que vous voulez, mon enfant !

« Quand le docteur sera parti, je congédierai l'infirmier. »

Une exclamation du docteur interrompt l'entretien.

Le malade fait un léger mouvement. Ses yeux s'animent, ses lèvres remuent.

Le docteur se penche, approche son oreille de sa bouche et entend un mot qui le fait sursauter :

« Poison !

— Ah ! voilà qui éclaircit la situation. »

Épuisé par cet effort, Bras-de-Fer retombe dans son immobilité de moribond.

« Vite ! commande le major, vite !... De l'émétique... une pompe stomacale... de l'eau tiède...

— Qu'y a-t-il, je vous prie, docteur ? interroge la supérieure, quand l'infirmier fut parti chercher les objets demandés.

— Le malade se dit empoisonné.

« Il faut le faire vomir, vider et laver l'estomac, et reconnaître la nature du toxique. »

Après ce fugitif retour à la vie, Bras-de-Fer est déjà retombé dans cette effrayante immobilité.

Il semble ne pas voir et ne pas entendre. Sa respiration est imperceptible; mais, néanmoins, le pouls bat toujours.

Écroulée sur un siège, les yeux brûlés par les larmes, étouffant les sanglots qui montent à sa gorge, Madiana regarde, impuissante et désespérée.

L'infirmier rentre avec la pompe et les médicaments. La religieuse et le docteur se multiplient pour arracher l'agonisant à la mort.

Les minutes s'écoulent. Le remède fait son effet. La petite opération réussit. Mais le malade n'éprouve aucun soulagement.

Le major hoche la tête et songe :

« Le poison a déjà pénétré dans l'organisme. Il faut à tout prix en combattre les symptômes... et relever les forces de ce malheureux, dont l'existence ne tient qu'à un fil. »

Il pratique une seconde injection et ajoute :

« Je vais faire porter les matières à la pharmacie... et procéder à une analyse sommaire.

« Madame, je ne quitterai pas l'hôpital et je repasserai d'heure en heure. En cas d'incident, veuillez me faire prévenir... »

« D'autre part, M<sup>lle</sup> de Saint-Clair est plus qualifiée que personne pour donner au malade les soins éclairés, minutieux et dévoués dont il a besoin... Elle sera la meilleure des infirmières.

— Ah ! docteur, vous prévenez mon plus cher désir, » dit la supérieure.

Et Madiana, qui entend ces paroles consolatrices, se lève, saisit les mains du major et lui dit d'un ton d'ardente reconnaissance :

« Merci pour votre humanité, pour votre dévouement... Oh ! oui, monsieur... de tout cœur, merci ! »

Depuis longtemps, la nuit est venue. Malgré les efforts, du docteur qui s'acharne à opérer le miracle de sa résurrection, Bras-de-Fer est toujours dans le même état.

Néanmoins, le pouls bat quand même, faible sans doute, mais régulier.

A dix heures et demie, la supérieure, toujours infatigable, arrive. A peine a-t-elle le

temps de dire un mot, que le vieil Arabe Kaddour accourt en coup de vent et s'écrie :

« Ma sœur supérieure... pardonne!... un jeune homme veut parler à vous... bouscoulé infirmier... bouscoulé sourviliant de garde... fait tapage bézef... »

— Où est-il?... Tu l'as amené?... »

En même temps, on entend dans le couloir nue voix aiguë, essoufflée, qui proteste.

La religieuse ouvre la porte et aperçoit Moustique se débattant devant une paire de baïonnettes menaçantes.

« Moustique!... Toi!... Mon enfant... As-tu réussi?... »

— Ah! madame... des choses inouïes... terribles... Si vous saviez!... »

Elle introduit dans la cellule le gamin, qui aperçoit en même temps Bras-de-Fer et Madiana.

Il s'élançait vers la jeune fille qui saisit sa main et lui dit, en montrant le malade :

« Vois ce qu'ils ont fait de lui. »

— Oui, mademoiselle... Je sais... Oh! les bandits!... Ils l'ont empoisonné... avec... »

— Hélas!... nous l'ignorons.

— Mais, moi, je sais... Oh! j'ai bien retenu le nom de la drogue abominable... »

« C'est une infusion de la racine... du barbadinier... »

Un cri échappe à la jeune fille, un cri où se confondent l'horreur, l'étonnement et peut-être l'espoir.

« Tu es bien sûr... »

— Oui, mademoiselle!... Et je sais qu'il n'y a guère... à compter sur une guérison... »

— S'il est possible de le sauver, c'est à toi qu'il devra la vie... »

« Chère mère... j'ai besoin de cinq minutes pour courir à ma chambre... Vous permettez?... »

— Allez, mon enfant! »

Et quand ils sont seuls, Moustique ajoute :

« Madame, puis-je parler? »

— Oui, mon ami, faites et vite. »

Il continue d'une voix basse comme un souffle. Il parle d'abondance, et les choses qu'il raconte doivent être vraiment effroyables, car, malgré son habituel sang-froid, la religieuse est positivement atterrée.

Elle murmure en regardant alternativement le malade et le gamin :

« Est-ce possible!... Mon Dieu!... »

Madiana rentre à ce moment, portant un petit flacon à demi plein d'un liquide brun où macèrent des graines noires.

« Chère enfant, dit la supérieure, il faut que je vous laisse... Je pars avec Moustique, une affaire très grave et aussi très heureuse pour vous... »

« Nous serons absents environ deux heures... Je ne puis rien vous dire... Les minutes valent des heures... »

« Nul, en dehors de vous et du docteur, n'approchera le malade... »

« Au revoir, ma fille... bon courage et bon espoir... »

— Et moi, chère mère, je vais tenter l'impossible et livrer à la mort un suprême combat! »

Cinq minutes après, la supérieure et Moustique quittaient l'hôpital, escortés par un surveillant portant un falot.

Le petit groupe arrive bientôt à l'hôtel du commandant supérieur et pénètre dans le grand hall, encombré de ces sièges créoles si frais et si confortables.

Le planton se lève, salue et attend.

« Veuillez dire, je vous prie, à M. le commandant supérieur que je désire lui parler de suite, pour une chose extrêmement importante et qui ne souffre aucun retard. »

Le grand chef n'est pas couché. Il travaille dans son bureau.

Un fonctionnaire!... En pleine nuit!... Travailler pour l'État!... Un prodige!... Le commandant abuse!

Il est vrai que la crise continue toujours.

La supérieure est introduite. Quelques minutes se passent et le planton vient chercher Moustique...

Il y a un entretien rapide, mystérieux et décisif. Des surveillants partent en coup de vent, pendant que la supérieure, le commandant et Moustique attendent, dans le hall solitaire.

Rouge comme un coq, l'œil luisant, le front toujours cerclé en biais par son bandeau, Moustique semble radieux.

Mais le commandant, malgré son sang-froid coutumier, semble au moins ennuyé.

Une préoccupation visible amène sur son front des nuages précurseurs d'un orage et peut-être d'une détresse profonde.

Tous les trois gardent un silence absolu qui dure une heure! A la fin, n'y tenant plus, le commandant murmure :

« Ils ne viendront pas!... Et alors, c'est un aveu... un aveu terrible qui me met dans une situation affreuse. »

Quelques minutes passent encore.

On entend des pas rapides.

« Mais ils viendront, continue le commandant avec un soupir de satisfaction. »

« Ils arrivent!... Les voici!... Je triomphe! »

Deux hommes correctement vêtus se présentent, conduits par un surveillant qui annonce :

« M. Paul Germond... M. Anatole Bodu. »

Très à l'aise et portant beau, l'ingénieur s'incline respectueusement devant la supérieure, salue le grand chef et ajoute :

« C'est avec le plus grand plaisir, commandant, que nous nous rendons à votre aimable invitation, et je vous prie de vouloir bien nous dire en quoi nous pourrions vous être agréables. »

— Cher monsieur, c'est une chose à la fois très simple et très compliquée... Je ne sais vraiment de quelle façon l'aborder... »

Moustique, jusqu'alors affalé sur un rocking-chair, se lève et jaillit comme un diable d'une boîte à surprise.

Alors, sans être invité à parler, rompant brusquement avec un protocole arrêté à l'avance, il s'écrie d'une voix cinglante :

« Et puis, pas tant d'histoires ni de mensonges, et à bas les masques! »

« Je reconnais formellement ces deux lascars-là!... »

« Seulement, celui-là, qui était brun est

devenu rouquin... et cet autre, qui est presque mulâtre, était un rouquin pour de vrai! »

« Avec ses yeux de chouette et son tic, y a pas d'erreur. »

« Et l'autre, avec sa voix et son lorgnon fumé, ne peut pas me tromper... Je les ai servis cinquante fois à Nameless, chez le landlord... »

« Monsieur le commandant, madame la supérieure... l'un, le moricaud, c'est Mal-Crépi... l'autre, c'est le Roi du Bagne! »

Il arrache son bandeau, apparaît en pleine lumière et ajoute :

« Et vous me reconnaissez bien, moi, Moustique, le boy de là-bas... l'ami de Bras-de-Fer, le vrai Paul Germond, l'ingénieur, que vous avez empoisonné ici, après lui avoir volé ses papiers, pour se mettre dans sa peau... »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

## Le Comble de l'Ingratitude

### Un Équipage sauvé par des porcs

On avait employé bien des moyens de sauvetage, depuis la classique ceinture de liège jusqu'au canon porte-amarre, mais vraiment celui-là était encore inédit...

Il y a quelques mois un vapeur anglais, l'*Astrea*, qui faisait ordinairement le cabotage entre la Nouvelle-Galles du Sud et la Nouvelle-Zélande, fut pris dans une tempête et drossé sur les récifs du cap Hauve, à l'entrée du détroit de Bass.

L'équipage essaya de mettre les embarcations à la mer, mais elles furent mises en pièces presque immédiatement. Il s'agissait désormais d'établir un va-et-vient avec la côte peu éloignée. Mais, malgré la courte distance, confier à un homme le soin de porter un filin jusqu'au rivage, sur cette mer en furie, c'était le vouer à une mort certaine.

Le capitaine de l'*Astrea* eut alors une idée géniale. Son chargement consistait en bétail et depuis plusieurs heures les malheureuses bêtes jetées les unes sur les autres par les secousses du navire, beuglaient et grognaient à fendre l'âme. Ces cris terribles n'allaient pas sans augmenter le désarroi de l'équipage.

Sur l'ordre du capitaine on amarra les uns aux autres tous les porcs du chargement et ce long chapelet vivant fut lancé à la mer, remorquant un long câble, un *bitord* dont une extrémité restait fixée au bâtiment.

Les cochons sont d'excellents nageurs que nous n'avons pas souvent l'occasion d'admirer dans des ébats nautiques mais qui n'en font pas moins leurs preuves à l'occasion.

Ceux-ci se comportèrent avec vaillance et courage. Ils atteignirent rapidement la côte où les habitants n'attendaient que leur arrivée pour saisir le bout du *bitord*. On put établir aussitôt un système de va-et-vient avec le navire dont l'équipage entier fut sauvé.

Hélas! au cours des jours qui suivirent, les vivres vinrent à manquer, car, sur ce rivage désolé les rares habitants n'étaient pas riches, et en attendant mieux, les naufragés en furent réduits à manger les malheureux cochons, leurs sauveurs.

En expirant sous le couteau, les pauvres bêtes durent faire de tristes réflexions sur la reconnaissance humaine.

TIERRICK D'YS.

Contre les Chaleurs Estivales

## La Récolte de la Glace au Canada

DANS nos pays, la glace fabriquée artificiellement coûte moins cher que la glace naturelle à cause du transport de celle-ci. Pourtant la Norvège exporte sur ses navires d'assez grandes quantités d'« eau solide ».

Les Canadiens consomment leur glace naturelle, qui donne lieu aussi à un important commerce avec les Etats-Unis. La seule ville de Montréal consomme de 155,000 à 175,000 tonnes



Avec une machine semblable à une charrue et pourvue de socs on découpe profondément la glace.

Malgré leur pesanteur on les remue facilement à l'aide de grosses pinces en fer, comme le montre notre dernière photographie. Il ne reste plus qu'à les charger sur des camions pour les emporter.

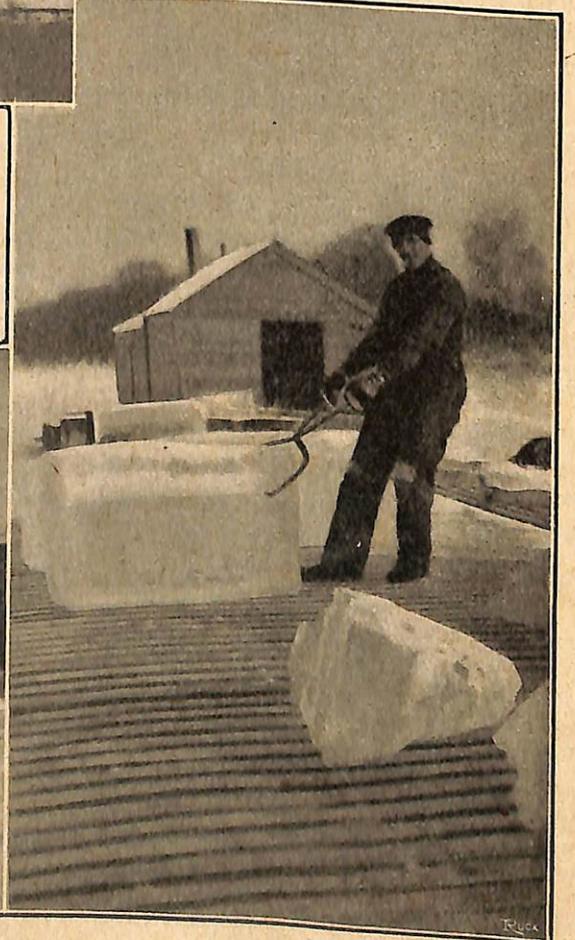
Plus transparente que celle obtenue dans les usines frigorifiques parce qu'elle ne contient pas de bulles d'air, la glace du Canada n'est pas chère. A Montréal, vous pouvez prendre



Après le balayage on trace à l'aide d'une sorte de scie des rectangles d'un mètre de long sur 0 m. 60 de large.

de glace par an. La meilleure est celle qui se forme vers la fin de décembre, parce qu'alors l'eau est très pure. Elle s'exploite à la fin de janvier.

de large à peu près. En suivant les lignes ainsi tracées avec une machine spéciale tirée par deux chevaux et qui peut se comparer à une petite charrue



### LA RÉCOLTE DE LA GLACE AU CANADA

Une fois détachées, les masses de glace sont poussées sur un plan incliné et dirigées vers des camions.



Malgré la pesanteur des blocs on arrive aisément à les soulever à l'aide de fortes pinces en fer.

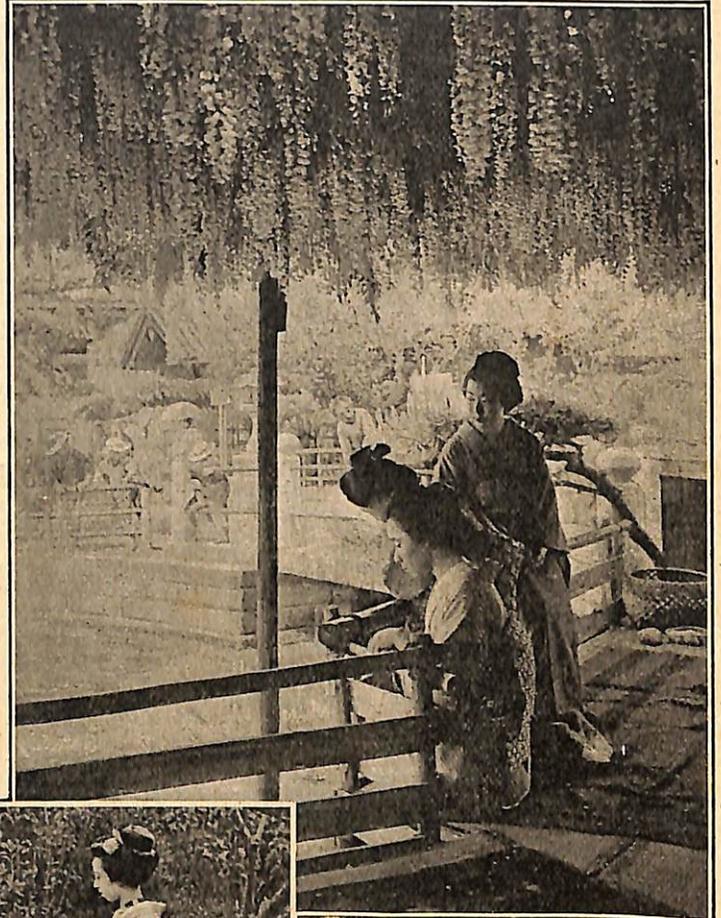
C'est une curieuse récolte que celle de cette richesse naturelle. Il faut d'abord nettoyer la surface de la glace, balayer la neige qui l'encombre, etc. Ensuite on trace avec une scie des rectangles d'un mètre de long sur 0<sup>m</sup>,60

pourvue de sept socs, on découpe profondément la glace. Des ouvriers achèvent de séparer les blocs avec de longues scies. On charge ces blocs sur des plans inclinés où ils glissent par leur propre poids comme sur un toboggan.

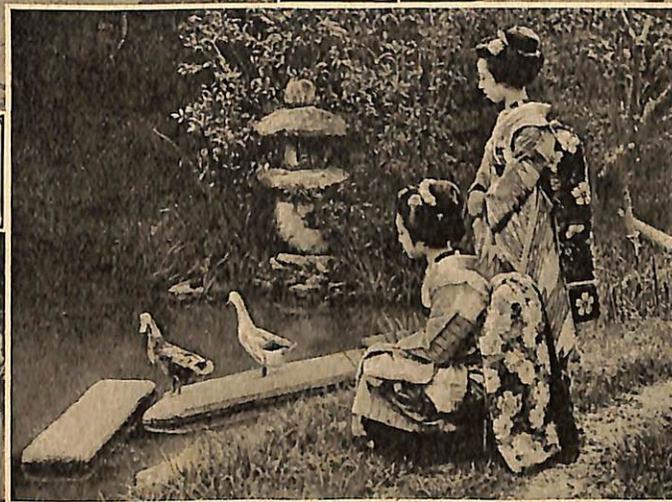
moynant 6 shellings (7 fr. 50) un abonnement de glace pour les cinq mois d'été. Pour cette somme modique on vous livrera tous les jours dix livres de glace, c'est-à-dire de quoi combattre la chaleur la plus torride. C. VALDI,



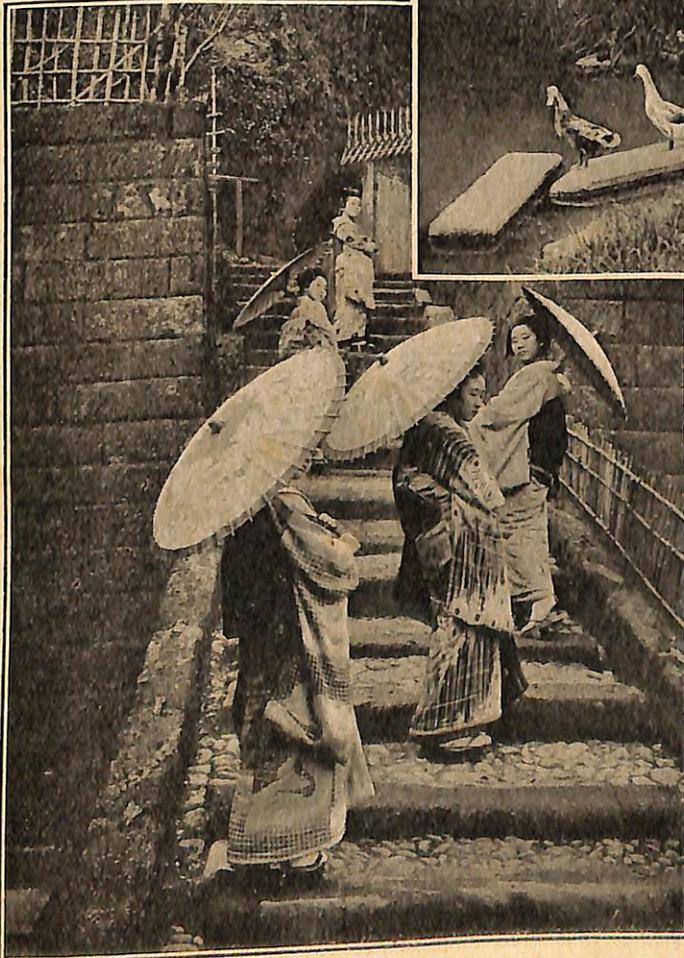
Deux « maiko » se saluant à l'entrée d'un restaurant renommé.



À la recherche de la fraîcheur au bord d'un lac, sous les glycines.



Deux fillettes jouant avec leurs oiseaux favoris.



Jeunes filles gravissant en bande les marches d'un grand escalier qui conduit au temple de leur quartier.



En un passage étroit, de gentilles mousmées se faisant des politesses sans nombre pour se céder le pas.

SILHOUETTES JAPONAISES

Suite d'instantanés au  
"Pays du Soleil Levant"

## Silhouettes Japonaises

Dans tous les actes de la vie, les Japonaises déploient une grâce innée. Revêtues de leurs kimonos aux couleurs éclatantes, c'est un vrai charme de les apercevoir se promener nonchalantes dans les décors poétiques qui entourent leurs habitations.

Les photographies que nous reproduisons sont de véritables tableaux de la vie japonaise que les lecteurs apprécieront.

**L'ENTRÉE D'UN RESTAURANT RENOMMÉ** Les hôtelleries au Japon sont en même temps des restaurants, ainsi que l'indiquent les caractères inscrits sur la lanterne à l'entrée, au-dessus de la porte. C'est dans ces sortes de maisons que l'on invite ses amis à dîner et à boire le sake ou alcool de riz, en même temps qu'on leur donne le spectacle de danses et de chansons exécutées par les *geisha* (danseuses) et les *maiko* (petites chanteuses de dix à douze ans). Les *geisha* et les *maiko* ne vont pas indifféremment dans tous les établissements; mais les restaurants à la mode ont des danseuses et des chanteuses qui leur sont spécialement attachées, et en dehors desquels il est impossible de les avoir. Généralement on les fait venir dans la salle du banquet quand tous les hôtes sont rassemblés et elles servent le sake à chaque invité. Ce n'est que lorsque tout le monde a absorbé une certaine quantité d'alcool que commencent les danses et les chants.

**A LA RECHERCHE DE LA FRAICHEUR** L'été, alors qu'en ville il fait très chaud, les citadins se réfugient dans les temples entourés de jardins autour de la ville; il existe à peu près partout dans ces endroits sacrés un bassin au-dessus duquel des blanches sont placées et permettent aux visiteurs d'être ainsi plus au frais sur l'eau; on installe des nattes ou des couvertures rouges sur les planches et, assises autour du brasero et humant le thé, les femmes babillent pendant que les enfants jouent et que les hommes se promènent en examinant les fleurs dont sont toujours très fournis ces sortes d'endroits.

Kiôtô et sa rivière du Kamogawa sont, en ce genre, un des lieux les plus remarquables l'été. Tous les bords de la rivière sont recouverts de passerelles avançant au-dessus de l'eau et les soirs où la chaleur est intense, la ville se trouve réunie sur ces planches suspendues et prend l'air. Le coup d'œil un soir de juin est féérique, et quand la nuit est tout à fait tombée et que les lanternes s'allument, l'effet est absolument étrange et en même temps ravissant.

**LES CANARDS APPRIVOISÉS** Comme deux jeunes chattes assises sur leurs coussins minuscules, ces deux jeunes filles jouent avec un couple de canards dans leur jardin. Elles jacassent comme de jeunes perruches sans se lasser avec leurs animaux favoris. L'espèce de petite tour presque dissimulée sous le feuillage est un *tôro* ou lanterne en pierre, faite pour contenir une bougie allumée les soirs de fête.

**LA VISITE AU TEMPLE** Quelques jeunes filles se sont réunies et ont décidé d'aller faire leur prière au temple et d'aller formuler leurs vœux devant l'image de la bonne déesse *Kwanon*, déesse de la miséricorde. Les voici qui montent les marches du

grand escalier, lequel conduit au temple, généralement situé sur la partie la plus élevée du quartier, une colline, voire une montagne, lorsque la ville est adossée à l'extrémité d'une chaîne comme à Nagasaki. Ce n'est pas qu'elles soient très, très religieuses, les petites Japonaises, oh! non, mais elles ont une foule de petites superstitions sidrôles! Il faut conjurer le renard, le seigneur *Kitsune* qui prend toutes sortes de déguisements pour tromper la jeunesse; le blaireau, *tanuki* presque aussi mauvais; il faut se garer de tous les diables de l'enfer japonais (et ils sont nombreux). Aussi, va-t-on au temple appeler la bonne déesse en frappant trois fois dans ses mains; quand elle est venue on lui confie tout bas son désir, et on refrappe trois fois pour lui rendre la liberté; puis on met quelques sapèques dans le tronc.

**POLITESSES JAPONAISES** Quand des jeunes filles se rencontrent

sur un pont au-dessus d'un étang dans un jardin, elles se font évidemment des politesses sans nombre pour se céder le pas. Qui retournera en arrière pour laisser passer l'autre? C'est une grave question, la politesse japonaise est très méticuleuse, même aujourd'hui. Autrefois c'était nécessaire et on y prenait garde, car un manque de politesse, c'était un coup de sabre à recevoir et les samourai tenaient au respect dû à eux-mêmes et à leur famille. Actuellement quelqu'un d'impoli est méprisé et c'est pourquoi on voit souvent deux Japonaises ou Japonais se rencontrant en pleine rue et se faisant des salutations pendant cinq minutes; ni l'un ni l'autre ne veulent rompre le premier et attendent le moment où ils peuvent se quitter simultanément.

Ce sont là de vieux usages qui durent encore mais qui s'en vont peu à peu.

JOSEPH DAUTREMER.

EXPLOITS DE QUATRE FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE

## L'Alerte! Capitaine DANRIT

(Commandant DRIANT)

*La guerre est sur le point d'éclater entre la France et l'Allemagne à propos des affaires du Maroc. Le jeune ingénieur Vigy a sollicité une mission importante : faire sauter le pont de Malling par où doivent passer les colonnes d'invasion allemandes.*

*S'il réussit, il est assuré de plaire à la Danoise Freya, germanophobe convaincue.*

*Assisté du père Wendling, Alsacien fidèle, Vigy a étudié le pont que garde le renégat Zell, père de la jolie Lisbeth, qui en secret aime un jeune Lorrain. Vigy a terminé son étude et veut s'entourer de compagnons sûrs. C'est en compagnie de Grandin, son chauffeur, Georges Delmont, fils d'un officier tué aux colonies, et de Frank Hettange, l'amoureux de Lisbeth, qu'il se prépare à livrer bataille.*

*Après une première tentative, une pile seulement a sauté; sans se décourager les trois compagnons recommencent. Pour achever leur œuvre, ils s'emparent d'une locomotive allemande qu'ils lancent à toute vitesse sur le pont ébranlé. Mais en sautant Grandin s'est blessé à la cheville, une entorse survient qui les empêche de véhiculer sans attirer l'attention, lorsqu'ils entendent marcher au loin. Frank va en éclaireur et revient accompagné du petit Wendling à qui ils avaient laissé la garde d'un douanier.*

*Parti à l'aube pour retrouver ses compagnons, l'enfant vient d'assister à l'éroulement du pont ainsi qu'à la mort du père Zell, le père de Lisbeth.*

### CHAPITRE X

DANS LA FORÊT (Suite.)

Le fiancé de Lisbeth songeait douloureusement qu'il avait sa part de responsabilité dans cette mort du père de celle qu'il aimait.

Qu'en penserait-elle, si jamais elle s'en doutait?

Mais comment s'en douterait-elle?

Et d'ailleurs la reverrait-il jamais?

Avec un léger tremblement dans la voix, il interrogea :

— Sais-tu, Jean, par quel hasard le vieux Zell a été victime de cet accident de locomotive?

— Il paraît qu'il était descendu près de la culée pour examiner de plus près les parties ébranlées de la pile. Oh! personne, je pense, ne regrettera sa disparition, car c'était un méchant homme, et papa dira que le vieux renégat, comme il l'appelle, a subi le juste châtement de sa trahison.

— Et ensuite, dit Vigy pour détourner la conversation, qu'as-tu vu et entendu?

— Il y avait sur les lieux beaucoup de monde : des paysans, des employés, des soldats qui venaient de débarquer d'une sorte de train de ballast sous la conduite du gros chef de station à casquette rouge que j'ai déjà vu à Thionville. Ils disaient

que c'était un coup des Français, qu'on ne pouvait comprendre comment ils avaient pu faire cela, que ça allait faire des complications...

— Comment, des complications? Ils en font bien d'autres en entrant chez nous... Et que disaient-ils encore?

— Qu'on allait vite se mettre à l'ouvrage pour réparer le dégât, mais qu'il faudrait faire venir du matériel de Coblentz et que ça demanderait au moins deux jours.

— Enfin, l'interruption est complète. Tu as vu la chose de tes yeux?

— Ah! je vous crois! Toute la pile en miettes, les deux arches effondrées. Vous avez joliment bien réussi!

Les figures épanouies des quatre hommes reflétaient leur intime satisfaction, en dépit de l'aléa de l'heure.

— Et ensuite, petit Jean, comment nous as-tu retrouvés?

— Voilà. Je me souvenais que vous aviez dû cacher vos bicyclettes dans le bois de Gavisse. Alors, avant de rentrer à Thionville, j'ai voulu essayer de vous y rejoindre, ou tout au moins de savoir si les machines étaient encore là, et par où vous vous étiez enfui, une fois l'opération effectuée, afin de raconter la chose à papa. J'ai donc traversé à nouveau la Moselle, roulé jusqu'au

bois de Gavisse, et là, grâce à une branche cassée qui attira mon attention, j'ai facilement reconnu l'endroit piétiné où les machines avaient été posées à terre. Elles n'y étaient plus : vous aviez donc dû les reprendre. Je suivis leurs traces, qui me conduisirent à la grand'route, et là, à mon profond étonnement, je distinguai quatre voies parallèles filant vers Thionville. Ce n'était pas pourtant par là que vous aviez projeté de repartir, puisque vous m'aviez donné rendez-vous à Évrange; mais je n'avais pas besoin de comprendre et je suivis la trace des roues. Et voilà qu'en approchant de la halte de Cattenom, la neige broyée par le passage de troupes et de convois ne présentant plus qu'une boue liquide aux empreintes brouillées, j'ai perdu mon fil conducteur. Ne pouvant croire que vous aviez continué sur Thionville, j'examinai alors le bas côté en bordure des champs conduisant aux bois, et, tout d'un coup, j'aperçus des empreintes de pas qui ne pouvaient me tromper, car, parmi elles, il y avait des plaques imprimées par des pieds grands comme des bateaux...

— Merci pour moi, interrompit en riant Grandin, le géant, oublié de son mal.

— ... Et puis, ajouta l'enfant, de toutes petites semelles à peine posées sur la neige, comme si une petite fille était passée là...

— Ça, c'est pour moi, éclata aussi Georges avec gaieté.

Le petit Jean reprit tranquillement :

— Je n'ai plus quitté ces traces, pensant toujours vous rejoindre dès la lisière des bois. Et puis, elles m'ont emmené; j'ai continué à suivre en traînant ma bicyclette.

Une fois engagé dans la forêt, je me suis dit que je reviendrais, si je faisais buisson creux, par la grand'route de Luxembourg. Et me voilà. Mais je vous assure que je suis bien fatigué!

— Sais-tu que ce que tu as fait là est très bien, dit Vigy, ému par ce simple récit. Si tous les petits Alsaciens te ressemblent, la France doit plus que jamais désirer reprendre une province qui produit des vaillants comme toi... Tiens, embrasse-moi!

Et l'enfant, ravi d'être définitivement absous de ce qu'il avait considéré comme une grosse faute, tendit sa joue brune à l'ingénieur.

— Pour te récompenser, reprit ce dernier, je vais aussi te confier ce que nous avons fait.

Et Jean, ouvrant de grands yeux, Paul Vigy lui narra tous les événements de la matinée, l'enlèvement du train, le lancement de la locomotive, l'entorse de Grandin, la marche pénible à travers bois...

— Ah! c'est rudement beau et hardi tout cela! conclut l'enfant enthousiasmé.

— Mais tu vois maintenant où nous en sommes : arrêtés ici parce que Grandin ne peut plus marcher, et la frontière est encore à dix kilomètres, et voilà la nuit.

En effet, une ombre glacée commençait à s'étendre sur la nature morte et immobile.

— Si vous vouliez, monsieur, dit le petit Jean, je pourrais aller au village le plus

proche chercher une voiture. On ne se méfierait pas d'un enfant comme moi.

— Je le crois; mais à un enfant comme toi on refusera de louer un attelage à pareille heure; les paysans sont soupçonneux et, en temps de guerre surtout, ils ne se désaisissent de ce qu'ils ont que si l'autorité militaire les réquisitionne. Pourtant, on ne sait pas, avec de l'argent, on peut essayer.

— Si M. Grandin, au moins, pouvait se servir de ma bicyclette?

— Sacrebleu! intervint le mécanicien, si je ne peux pas marcher, je ne puis pas davantage pédaler. Est-ce assez malheureux d'être devenu un infirme. Je sens que mon pied enfle encore. Sangdious! Je suis une vieille bête de m'être laissé choir comme un sac! Un mécanicien de l'Est!... La plus belle des compagnies!... Bon à remiser, que je vous dis!

— Ne te fâche pas, mon brave Grandin, concilia Vigy. Ne songeons qu'au moyen de sortir d'ici.

— Maintenant que l'enfant est là, il me semble que c'est plus facile.

— Comment cela?...

— Laissez-moi avec lui. Il ira chercher une voiture; avec de l'argent, il en trouvera une et m'emmènera; ou bien encore, il filera sur sa bicyclette à Thionville, quand il sera un peu reposé. C'est l'affaire d'une demi-heure pour lui, et le père Wendling viendrait me prendre ici avec une carriole.

« Peut-être est-ce encore ce dernier moyen qui est le plus sûr!... »

« En tous cas, à nous deux et avec la bicyclette nous nous tirerons toujours d'affaire. Mais vous, monsieur, et Delmont, et Frank, il ne faut plus m'attendre. Sans tarder, mettez-vous en route et gagnez la frontière. Demain matin, sans aucun doute, des patrouilles fouilleront les bois; elles ne doivent pas vous rencontrer.

— Mais elles vous y trouveront, vous?

— Non, je découvrirai bien le moyen de me cacher dans une grange, ou dans une cabane jusqu'au retour de Jean.

Sans doute cette solution apparaissait comme la plus raisonnable, mais nul ne répondit.

Alors, dans le calme de la nuit et des bois, un nouveau ronronnement surgit, très loin, vers Thionville.

— Encore le *Zeppelin*, dit Georges, comment peut-il revenir à une heure pareille?

— Non, non! s'écria Grandin, ce n'est pas lui. Ce bruit-là, je le connais, fichtre, et ne puis m'y tromper; c'est une automobile sur la route!...

## CHAPITRE XI

### EN AUTOMOBILE

— Elle est encore loin, observa Grandin; quand le soir est calme comme aujourd'hui, une auto s'entend à grande distance, surtout le soir et lorsqu'elle marche à échappement libre. Celle-ci doit bien être encore à 6 ou 7 kilomètres.

— Alors, fit Frank, elle sort de la vallée et monte la côte de la Maison-Rouge.

— Bien! alors nous avons le temps, inter-

vint vivement Paul Vigy. Vite, courons jusqu'au delà du tournant de la route, car ce que je veux faire serait imprudent au tournant même. Vous, Grandin, ne bougez pas d'ici.

A la suite de leur chef dont ils devinaient la pensée, les trois jeunes gens traversèrent le taillis, rasèrent au galop la lisière de la forêt, sur une lande gazonnée, enjambèrent les larges sillons neigeux d'un champ et atteignirent ainsi un remblai supplantant directement la grand'route.

Celle-ci, entre ses deux rangées de peupliers, s'allongeait, blafarde au sein du clair-obscur de la nuit grandissante.

A 1 kilomètre environ vers le Sud, deux petites lueurs trépidantes grossissaient rapidement.

— Mes amis, dit Vigy, la voiture que nous cherchions pour emmener Grandin et nous tous avec lui, la voici! Il faut nous en emparer, coûte que coûte.

— C'est cela, dit Delmont, descendons sur la route et faisons-lui signe d'arrêter.

— Ce n'est pas suffisant, rien ne prouve qu'elle s'arrêterait. Si le chauffeur devine en nous des bandits de grand chemin, ce que nous sommes pour le quart d'heure, il nous passera sur le ventre, et dame, à la vitesse qu'il paraît avoir...

— Alors, il faudrait plutôt lui faire croire à un accident...

— Si on pouvait jeter un arbre en travers de la route?

— Nous n'avons plus le temps...

Les trois Français parlaient de cet acte de banditisme comme de la chose la plus naturelle du monde.

Depuis la veille, ils étaient soumis à un tel entraînement, ils s'étaient habitués si bien au logique enchaînement des faits découlant de leur hardi dessein, que le nouveau méfait à commettre ne leur apparaissait plus que comme une peccadille sans importance.

Au moment où ils allaient descendre le talus :

— Tiens, dit le petit Jean, dont la vue était perçante, la voiture qui s'arrête!

En effet, les lumières clignotantes étaient devenues fixes. Le moteur désembrayé ronronnait doucement.

— Les voyageurs se méfieraient-ils de quelque chose? murmura Frank.

— Mais non, c'est impossible! A cette distance, dans l'obscurité, nous sommes invisibles.

Ces mots étaient à peine prononcés qu'une vive lueur, puis une seconde, balayèrent la route.

— Parbleu! remarqua Frank, j'aurais dû m'en douter. Les lanternes ne sont plus suffisantes. Le chauffeur vient d'allumer ses phares...

Et soudain, dévalant le talus :

— Il va repartir, donc pas une minute à perdre. Écoutez, monsieur Paul, je vais m'étaler sur la route, tout du long; vous autres, cachez-vous dans le fossé, et sautez sur l'auto, dès qu'elle sera arrêtée.

— Et si le chauffeur ne te voit pas, s'il passe en t'écrasant? dit Vigy, qui arriva

dans le fossé en même temps que lui.

— Pas de danger, avec des phares pareils !

Sans ajouter un mot, le mineur se jeta au milieu de la route et s'y aplatit, les bras en croix.

— Reste là, commanda l'ingénieur au petit Jean, qui était monté au sommet du talus; puis, saisissant Delmont par la main, il le coucha dans le fossé.

— Vous ici, moi de l'autre côté. Aussitôt la voiture arrêtée, nous sautons dessus sans attendre de signal, et ouvrons de suite les portières chacun de notre côté.

— J'ai compris.

Et le dos baissé, Paul Vigy franchit la route et s'affala dans le fossé opposé.

C'est l'embuscade classique.

Les braves compagnons ne se demandent même pas si, dans cette voiture, trois ou quatre hommes résolus ne sont pas prêts à les accueillir par des coups de revolver. Ils vont droit à leur but, sous les lueurs qui, devenues aveuglantes, dansent à nouveau sur la route.

Cette automobile, c'est le salut.

Grandin, même, avec son seul pied, est de force à la conduire, et d'ailleurs Vigy en connaît le maniement; au besoin, on obligera, revolver au poing, le mécanicien qui la mène à garder le volant et à aller où on voudra. Pas de changement de direction à lui demander d'ailleurs, puisqu'il se dirige où les fuyards voulaient aller, vers la frontière du Luxembourg.

Un dernier acte d'énergie à accomplir, et c'est la patrie retrouvée, malgré les ténèbres, les distances et les douanes hostiles.

Moins d'une demi-heure après ce suprême coup de main, ils peuvent être tous en sécurité, en territoire neutre. Ainsi, Frank Hettange, stoïque, est étendu, barrant de la tache noire de son corps la blancheur de la neige : Vigy et Delmont attendent au revers du fossé.

En haut, sur le talus, dissimulé par un buisson, figé dans une sorte de terreur faite de toutes les émotions subies depuis vingt-quatre heures, le petit Jean regarde, les yeux agrandis.

L'automobile approche. Le tonnerre de sa vie explosive rompt seul le majestueux silence de la nuit.

Son chauffeur a vu : elle ralentit.

Arc-bouté sur un bras, levant l'autre en l'air, Frank Hettange soulève le haut du corps dans une attitude de blessé qui ne

peut faire un pas. La voiture stoppe. C'est une grande et confortable limousine rouge de 40 à 50 chevaux.

Déjà, du fond du fossé, deux hommes ont bondi, le revolver à demi caché dans la paume de leurs mains. L'un d'eux saisit la poignée de la portière.

— Qu'est-ce qu'il y a? demande à l'homme étendu, et sans voir les agresseurs, le chauffeur engoncé dans une épaisse fourrure. Un accident?...

— Pourquoi cette question, en pleine campagne et à pareille heure?

— Parce que, pour un motif que je vous dirai, j'ai besoin de votre voiture pendant une demi-heure. Si vous êtes Français, vous me l'accorderez, sachant qui nous sommes et pourquoi il nous la faut. Si vous êtes Allemand, vous ne nous la refuserez point, car vous m'obligeriez à vous brûler la cervelle!

— Mais, pardon, fait l'homme sans s'émouvoir... Et si je ne suis ni Français, ni Allemand?...

— Alors... alors... hésite Vigy... Eh bien ce sera la même chose... conclut-il d'une voix menaçante.

Le silence s'est fait; Georges Delmont, qui connaît les organes de conduite d'une automobile, a vivement poussé à fond, sur le demi-cercle qui surmonte le volant, la manette d'admission du gaz, et le ronronnement du moteur s'est tu.

Pour repartir, donc, il faudrait donner un tour de manivelle, et le chauffeur, surveillé par Frank Hettange qui lui a mis une main sur l'épaule, ne bougera point.

Soudain l'inconnu, jusque-là resté nonchalamment appuyé, dans l'ombre d'un chapeau de feutre mou rabattu sur ses yeux, se redresse à demi; une exclamation lui échappe :

— Ah! par exemple!

Puis, se penchant vers l'ingénieur :

— Mais... vous êtes monsieur Vigy!... M'expliquerez-vous?...

— Vous me connaissez?

— Parbleu, vous êtes l'ingénieur Vigy, de Longwy; aucun doute possible... Il y a trop peu de temps que je vous ai vu.

— Eh bien! oui, je suis celui que vous venez de nommer; mais vous, qui êtes-vous donc?

— Je pourrais me dispenser de répondre à votre question; cette rencontre est si étrange, votre procédé comminatoire si bizarre... Mais à quoi bon! Vous me connaissez, vous aussi.

— Je vous connais?

— Parbleu... à moins d'avoir laissé votre mémoire dans les grands bois d'où vous venez de sortir... de façon si inattendue. Et, retirant son chapeau d'un geste courtis, le voyant se met en pleine lumière, sous le faisceau de la lampe électrique.

— M. Valborg!... Comment!...

— Eh! oui, c'est moi! Valborg!

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)



L'ALERTE!

Toute la pile était en miettes et les deux arches effondrées. (P. 318, col. 3.)

— Oui, oui, accident très grave...

En même temps, d'un geste déterminé, Vigy ouvre la portière.

A l'intérieur, un homme est seul, lisant un journal à la faveur d'une petite lampe électrique au réflecteur d'opale. D'aspect flegmatique, enfoncé, lui aussi, dans une fourrure qui rejoint son chapeau de feutre, il semble n'avoir ni le temps, ni l'envie de s'intéresser à un accident ou à un incident.

— Monsieur, lui demande brusquement Vigy, êtes-vous Français?

Le voyageur reste un instant interloqué; puis, tranquillement, mais avec une certaine hauteur :

# Sur Terre et sur Mer

2 Avril 1911

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

La peste : le docteur Mesny meurt en héros. — La révolte du Yémen; Turcs et Arabes. — Explorations au centre de la Nouvelle-Guinée : expédition anglaise Goodfellow, Rawling et Marshall; le docteur hollandais Lorentz.

On sait avec quelle violence inouïe la peste a sévi sur la Mandchourie. L'effroyable fléau a éclaté sous sa forme la plus redoutable, la peste pulmonaire, fauchant les existences par milliers, semant partout la ruine et la désolation. Le mal s'était propagé si soudainement et avec une telle intensité, et parmi une population si peu préparée à observer des règles d'hygiène, que les médecins devenaient impuissants à lutter contre l'épidémie. Il fallait pourtant organiser les secours, isoler les malades, prendre des mesures d'assainissement, empêcher le fléau de s'étendre. Un médecin français, le Dr Mesny, qui avait assumé une grande part dans cette tâche, tomba victime de son sublime dévouement.

Né à Brest le 28 mars 1869, Géraud Mesny, suivant les traces de son frère Joël, son aîné d'un an, entra comme lui dans le corps de santé de la marine en 1894 et passa ensuite dans l'armée coloniale. Il était attaché au corps expéditionnaire, au moment de la révolte des Boxers. Nommé médecin-major de 2<sup>e</sup> classe en 1902, il se fixa en Chine et fut appelé bientôt, dans une position d'activité hors cadre, à diriger l'École de médecine de Tien-tsin, où il rendit les plus éminents services. A peine l'épidémie venait-elle de se montrer à Kharbine que, répondant à l'invitation du gouvernement chinois, le Dr Mesny alla se porter avec la plus complète abnégation au plus fort du danger.

Immédiatement, notre compatriote ranima par sa présence et son activité l'énergie de la population. Mais la fatalité voulut que la contagion l'atteignît presque aussitôt.

Le Dr Mesny fit preuve alors du courage le plus admirable. Ayant reconnu son état et se sentant perdu à brève échéance, il sortit de chez lui, enveloppé dans un drap imbibé d'un antiseptique et ne laissant personne s'approcher de lui ni lui donner des soins, il se retira dans les baraques d'isolement où il attendit la mort, résigné et se condamnant à un abandon volontaire. Et c'est ainsi qu'il mourut, ayant fait en héros le sacrifice de sa vie; soldat, il avait trouvé une fin glorieuse sur le plus terrible des champs de bataille.

Il ne fut pas d'ailleurs le seul homme de science tombé en plein foyer pestueux. D'autres médecins, des Russes surtout, et parmi eux une doctoresse, ont payé aussi de leur vie leurs efforts héroïques pour maîtriser le fléau.

La révolte, qui depuis longtemps existe dans l'Yémen à l'état pour ainsi dire endémique, a pris depuis quelque temps un caractère de gravité exceptionnel.

L'Yémen, on le sait, est la partie du Sud-Ouest de la péninsule arabique qui touche au détroit de Bab-el-Mandeb et à la colonie anglaise d'Aden. Les tribus arabes qui l'habitent n'ont jamais accepté de plein gré la domination ottomane; il y a entre les Arabes et les Turcs un antagonisme de races qui, depuis des siècles,

a fait couler beaucoup de sang. Les Arabes ont gardé le souvenir de leur brillant passé; ils ne peuvent oublier qu'ils descendent des guerriers qui ont porté le Croissant jusqu'aux frontières de l'Inde et jusqu'aux plaines poitevines; depuis, ils ont été asservis par les Turcs.



LE DOCTEUR MESNY

MORT DE LA PESTE A KHARBINE, VICTIME DE SON DÉVOUEMENT.

Que l'on ajoute à ces souvenirs du passé et aux ressentiments d'une race opprimée les mécontentements causés par l'administration ottomane, et l'on comprendra que les populations turbulentes de l'Arabie ne cessent guère d'être en état de rébellion.

Les Jeunes-Turcs, en arrivant au pouvoir, ne surent pas donner aux Arabes toutes les satisfactions qu'ils attendaient, en sorte que la lutte recommença. En août 1909, des tribus révoltées contre leur gouverneur avaient arrêté les communications entre Sana et Hodeidah.

Des pourparlers engagés pour obtenir l'autonomie ayant été rompus, ce fut l'indépendance que les agitateurs réclamèrent.

Les deux principaux chefs du mouvement furent l'imam Yahya et le mahdi El Idrisi. Ce dernier, originaire de Tunis où son père était un uléma influent, a séjourné quatre ans à l'Université du Caire. C'est un homme instruit et au courant de la politique mondiale, qui jouit d'une grande influence et dispose de forces importantes.

On a prêté aux chefs de la révolte l'intention de restaurer le khalifat arabe. Toujours est-il qu'ils

ont soulevé dans l'Yémen et l'Assyr de nombreuses tribus. On estime à environ 60 à 80,000 guerriers armés de fusils à tir rapide l'armée dont disposerait l'imam Yahya à lui seul. La ville de Sana, occupée par les Turcs, a été bloquée et toutes les communications ont été coupées.

Le gouvernement ottoman a envoyé dans les pays révoltés des troupes nombreuses; il paraît disposé à réprimer avec sévérité un mouvement qui pourrait mettre en cause toute la domination turque en Arabie.

Le centre de la Nouvelle-Guinée est encore, dans beaucoup de ses parties, à peu près inconnu et d'un accès très difficile.

Une expédition anglaise, qui avait été envoyée dans la Nouvelle-Guinée hollandaise pour se livrer à des études d'ornithologie en même temps que pour explorer le pays, pénétra dans la haute vallée de la Mimika en effectuant un voyage extrêmement pénible. Le Dr Goodfellow, qui était à sa tête, dut rentrer en Europe ayant été fortement atteint par la fièvre.

Le capitaine Rawling, qui prit le commandement après lui, et le Dr Eric Marshall, déclarent que la jungle qui couvre cette région est la plus épaisse qu'ils aient jamais rencontrée. Elle n'a jamais été foulée par le pied de l'homme et les indigènes en ignorent la profondeur; les arbres et les plantes s'y entremêlent à ce point qu'il semble ne circuler là aucun air.

Cette jungle vierge est le refuge de l'oiseau de paradis, dont le cri semble un joyeux appel animant ces sombres profondeurs. Les insectes nuisibles y vivent en très grand nombre et les serpents y abondent, depuis la vipère jusqu'au python gigantesque, moins dangereux pourtant, malgré son énorme taille.

Plus à l'intérieur, au pied des montagnes, les voyageurs ont découvert des pygmées sauvages, timides et perfides, qui se nourrissent de racines et chassent le sanglier et le casoar; ils habitent des huttes faites de branchages.

Un Hollandais, le Dr Lorentz, a de son côté remonté avec plusieurs compagnons de route la North-River, depuis la côte méridionale de l'île jusqu'à la région montagneuse. Eux aussi trouvèrent des forêts d'une prodigieuse densité.

Le Dr Lorentz résolut de gravir un pic neigeux qu'il avait aperçu lors d'un précédent voyage, en 1907. L'ascension fut extrêmement pénible et périlleuse.

La caravane trouva, à l'altitude de près de 3,000 mètres, une vallée profonde habitée par des indigènes absolument nus, armés d'arcs et de haches faites de cailloux taillés; ils en étaient encore à l'âge de pierre. Beaucoup de femmes avaient le doigt du milieu de la main gauche amputé. Quelques hommes avaient la partie supérieure de l'oreille coupée.

Enfin le sommet fut atteint; son altitude était de plus de 5,000 mètres. On lui donna le nom de mont Wilhelmine.

GUSTAVE REGELSPERGER.

# Ge Du Sud au Nord

## TRÉSORS SOUS-MARINS

Un de nos confrères de province annonce qu'un syndicat s'est formé à Cherbourg dans le but d'explorer plusieurs épaves gisant au fond de la mer, à peu de distance du cap de la Hogue, et dont l'une au moins renfermerait, d'après des documents historiques, un trésor important.

Il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'entreprise réussît. Un exemple encourageant nous arrive d'Ecosse, où, après une série de tentatives infructueuses commencées il y a cinquante ou soixante ans, une compagnie, formée spécialement dans ce but, croit avoir enfin retrouvé le fameux "Florentia", qui transportait le trésor de l'Armada, la puissante flotte que Philippe II expédia, en 1588, pour conquérir l'Angleterre.

Grâce à une pompe d'un nouveau système, les ingénieurs ont pu extraire une énorme quantité de sable qui recouvrait l'emplacement présumé de l'épave, et il ne se passe plus de jour que les plongeurs de la baie de Tobermory ne remontent à la surface d'intéressants indices.

Dans la même journée, ils ont remonté ainsi une rapière et son fourreau, une poignée d'épée, une vingtaine de balles de plomb et une petite pièce d'artillerie en parfait état de conservation.

En outre, ils ont dégagé des quantités de charpentes en chêne d'Afrique admirablement conservées, ainsi que des amas de pierres et de coquilles très différentes de ce que l'on trouve généralement au fond de la baie, et qui serviraient probablement de lest à quelque navire étranger.

Les travaux, interrompus par la mauvaise saison, viennent d'être repris. On saura d'ici peu si l'épave est bien celle du "Florentia", qui sombra avec les cinquante ou soixante millions de lingots d'or et d'argent qu'il transportait.

## LES MARSIEUS ONT DES RIVAUX

En a-t-on déjà versé des tonnes d'encre sur Mars, ses prétendus canaux et ses hypothétiques habitants ! D'où vient que l'on ne nous parle jamais de Vénus, qui est cependant la plus brillante des planètes de notre système solaire ?

La lacune sera comblée avant peu. Ces bons astronomes ont fini par s'apercevoir que la jolie planète se prêtait bien mieux que Mars à l'existence d'une nature semblable à la nôtre. En d'autres termes, il y aurait plus de chance de rencontrer à sa surface des êtres animés que sur toute autre planète, la Terre exceptée.

Elle a à peu près le même diamètre que nous, et sa densité est sensiblement égale à la nôtre. Cependant, les calculs les plus récents des astronomes tendent à prouver que la force de gravité à la surface de Vénus est légèrement inférieure à ce qu'elle est sur celle de la Terre.

Autre différence importante : Vénus est enveloppée d'une atmosphère beaucoup plus épaisse que la nôtre l'est actuellement. Comme, d'autre part, sa température est semblable à celle de nos tropiques, il est possible de se représenter ce que peut être la vie sur Vénus.

La surface doit être recouverte d'immenses forêts de fougères gigantesques, telles qu'il en existait sur notre globe à l'époque où se constituèrent les couches de houille dont notre industrie moderne a fait son

pain quotidien. Et, dans ces forêts au sol marécageux, vivent et s'entre-tuent des reptiles de toutes formes et de toutes dimensions.

Autant de suppositions qu'un hardi aviateur ira peut-être vérifier, quand nous aurons trouvé le secret de lancer des aéroplanes dans les espaces interplanétaires !

## LE BILAN DES ALPES

Les Alpes « homicides » méritent plus que jamais leur sinistre qualificatif, maintenant que l'alpinisme voit s'augmenter d'année en année le nombre de ses adeptes. Et, bien que l'on construise partout des funiculaires qui permettent d'escalader des quantités de pics d'accès difficile, le bilan des accidents mortels s'ensuit à chaque saison.

D'après les statistiques réunies par les différents gouvernements intéressés, 210 personnes ont péri dans des accidents de montagne pendant le cours de l'année 1910. Ces chutes mortelles se sont produites dans le massif de l'Europe centrale (Suisse, Bavière, Tyrol, etc.). C'est indiquer que les autres régions montagneuses (Pyrénées, etc.) ne sont pas considérées dans cette statistique.

On a enregistré en outre 567 accidents qui ne se sont pas terminés par des morts.

La Suisse a naturellement le record des chutes mortelles (94), et le Tyrol la suit de près avec 82 morts.

## MINISTRE ET TÉNOR

M. Macnamara, qui fait partie du ministère de Grande-Bretagne et d'Irlande, en sa qualité de sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Marine, peut se vanter d'avoir plusieurs cordes à son arc, puisqu'il est docteur en médecine et qu'il possède une des plus belles voix de ténor du royaume.

Rendons-lui cette justice qu'il n'est pas homme à garder sous le boisseau les dons qu'il doit à une nature généreuse : il en fait fréquemment profiter le public.

L'année dernière, alors qu'il appartenait déjà au ministère comme sous-secrétaire d'Etat au Local Government Board, il accepta de figurer sur les programmes d'une société de bienfaisance qui donnait une soirée musicale à Gamberwell.

Et l'auditoire fut doublement charmé d'entendre le D' Macnamara chanter son grand air favori, « Every Little Boy and Girl », tandis que sa femme l'accompagnait au piano.

Le jovial ministre a renouvelé cet exploit il y a quelque temps et dans des circonstances qui prouvent la souplesse de son talent. Il assistait à un banquet politique dans un club de la Cité, quand un coup de téléphone lui rappela qu'il avait promis d'assister à une soirée organisée par une association libérale d'un quartier éloigné de Londres.

Il lui fallait à tout prix remplir son engagement.

Sautant dans une automobile, il arrivait au rendez-vous et, pour donner une compensation à l'assistance éternée par l'attente, car il était en retard, il consentait à chanter un morceau de « Lolanthe », l'opéra de lord Mount Ararat. Et, biffé avec fureur, il donnait deux nouveaux airs de la même œuvre, gracieux prélude au grand discours politique qu'il prononçait aussitôt après.

## LA FLEUR « RECORD »

On se montre généralement sceptique au sujet des records, quelle que soit leur nature. Aussi, est-il prudent de n'en parler qu'en s'appuyant sur des preuves matérielles, si l'on ne veut pas s'exposer à des polémiques.

Cette réflexion nous est inspirée par un procès qui vient de se dérouler à Londres et qui fera grand bruit dans le monde de la floriculture.

Un orchidophile, très connu des deux côtés du détroit, M. H. T. Pitt, réclamait à un producteur, M. Henry Whateley, le remboursement des 2,500 francs qu'il lui avait payés pour un pauvre petit oignon d'*ontoglossum crispum*, qui, à sa floraison, s'était trouvé n'être qu'une orchidée sans grande valeur.

Disons de suite que le marchand fut condamné à rembourser le prix d'achat et à payer en outre des dommages-intérêts.

Ce qui nous intéresse davantage que l'arrêt de la cour, ce sont les dépositions des experts, qui nous enseignent, à notre grande surprise, que ces 2,500 francs, payés pour une bulbe d'orchidée, sont loin de constituer un record.

Le 23 mars 1906, un fameux collectionneur, M. Sanders, paya à ce même M. Pitt 28,000 francs pour une bulbe d'orchidée. En mai 1907, une autre bulbe, provenant des collections de sir Frédéric Wigan, dispersées après sa mort, se vendit 1,375 livres sterling, soit environ 35,000 francs !

Que d'extravagances sont permises aux gens trop riches !

## TUONS LES RATS !

On s'est beaucoup moqué de l'inscription apposée récemment sur plusieurs points de Paris : « Soyez bons pour les animaux ! » Les rédacteurs de l'apostrophe auraient bien dû préciser de quels animaux il s'agit !

J'ose espérer que les rats ne sont pas parmi ces privilégiés ! Au contraire, il faudrait les exterminer, les sales bêtes ! Si nous ne voulons pas qu'ils nous apportent la peste cet été, par l'intermédiaire de leurs puces microbifères, il conviendrait de leur déclarer dès à présent une guerre à outrance.

C'est ce que nos voisins d'outre-Manche ont fort bien compris. Du mois de juin à décembre de 1910, ils ont abrégé les destinées de 900,000 rats dans le seul comté d'Essex. Dans le comté voisin, le Kent, ils en ont tué plus d'un million. Et l'on estime que, pendant ces six mois, l'Angleterre a tué plus de deux millions et demi de ces répugnants rongeurs.

D'autre part, une statistique que publie le service sanitaire de Londres porte à 640,000 rats la quantité tuée en ces dix dernières années à bord des navires arrivés dans le port de Londres. Sur ce nombre, les bactériologistes ont trouvé trois rats porteurs de germes de la peste bubonique.

Des règlements sévères ordonnent maintenant à tous les navires de s'arrêter à Gravesand. Un petit vapeur, muni d'appareils spéciaux, vient se ranger le long du navire, et, à l'aide de pompes, déverse dans la cale un gaz délétère qui empoisonne en quelques minutes tous les rats qui s'y sont réfugiés.

Souhaitons que, chez nous aussi, s'organise la guerre aux rats !

Jacques d'IZIER.

# NOS TROUPES COLONIALES

*Au Ouadaï : Nouvelle victoire.*

*Le Sultan Senoussi tué à N'Délé.*

*Le guet-apens de Merchouch.*

## ✧ Au Ouadaï : Nouvelle victoire ✧

Si le combat de Dridjelé, livré le 9 novembre dernier par le lieutenant-colonel Moll, nous avait coûté la vie de ce valeureux chef et des pertes cruelles parmi ses héroïques compagnons, officiers, adjudants, sergents, tirailleurs, il avait été une magnifique victoire; mais tout le programme du lieutenant-colonel Moll n'avait pas encore été rempli et il restait à achever son œuvre.

Le sultan du Massalit, Tadjanine, avait été tué.

Doudmourrah, l'ancien sultan du Ouadaï, que nous avions précédemment remplacé par son ancien vassal, Acyl, avait été blessé. Mais tant qu'il circulait encore, dans les

limites du Ouadaï et des territoires des pays vassaux, des bandes armées exerçant sur les populations sédentaires d'incessantes razzias et toujours prêtes à se jeter sur nous et à couper nos routes, il était indispensable de poursuivre l'exécution des mesures de police dont le plan avait été tracé par le lieutenant-colonel Moll lui-même. Lui disparu, son action se fit encore sentir et la victoire de Dridjelé eut un glorieux lendemain.

Le capitaine Chauvelot qui déjà, le 7 avril, à Agreda, avait infligé un vigoureux châtement aux Massalits et vengé les morts de Bir-Taouil, se trouva, par son rang, appelé à prendre le commandement de la colonne, après la mort du lieutenant-colonel Moll. Il se maintint dans le Massalit afin de consolider les effets produits par l'affaire de Dridjelé.

L'une de ses compagnies, forte d'une centaine de tirailleurs et commandée par le capitaine Faure, qui était partie en reconnaissance vers l'Est, le 15 novembre, était parvenue à une dizaine de kilomètres seulement de Dridjelé, à Sagoné, quand elle se heurta à une troupe de sept cents Massalits, parmi lesquels se trouvait notre implacable adversaire, Doudmourrah, l'ancien sultan du Ouadaï, qui avait survécu à ses blessures. Les bandes ennemies, qui s'étaient repliées dans cette direction après le désastre qu'elles avaient subi à Dridjelé, et qui avaient essayé de se reformer, avaient cru l'occasion favorable pour reprendre leurs positions. Mais la vaillante troupe du capitaine Faure, malgré l'infériorité du nombre, leur infligea une sanglante défaite. L'ennemi laissa deux cents tués sur le terrain, tandis que, de notre côté, nous n'avions aucune perte. Doudmourrah entraîna à sa suite les bandes en déroute vers le Darfour, où il espère sans doute trouver des appuis.

Quelques jours après, le 23 novembre, la colonne française, renforcée par l'arrivée de la compagnie méhariste du capitaine Arnaud, reprenait la route de Dridjelé. Tous les blessés du combat du 9 novembre furent évacués sur Abécher.

## Le sultan Senoussi tué à N'Délé

Tandis que le capitaine Chauvelot opérait dans le Territoire militaire du Tchad, plus au

Sud, dans l'Oubangui-Chari, le capitaine Modat surveillait les agissements du sultan du Dar-Kouti, Senoussi, un ancien esclavagiste, qui supportait mal l'occupation française et essayait de secouer notre joug.

d'armes. Nous avions eu le tort de lui en donner nous-mêmes et il tenait de Bretonnet une pièce d'artillerie de campagne. M. Chevalier estimait qu'il avait à sa disposition, en 1904, environ 2,400 hommes armés de fusils à tir rapide, qu'il vit défiler devant lui, avec le fameux canon de Bretonnet.

Cette bande de guerriers devenait un danger permanent et, comme nous voulions entraver son odieux commerce, Senoussi cherchait à se libérer de notre autorité; son attitude était de plus en plus hostile. Il prenait des dispositions pour se retirer vers le Soudan égyptien, en entraînant avec lui, non seulement ses guerriers qui se seraient joints à nos ennemis de l'Est, au Ouadaï, mais aussi toute la population paï-

sible et sédentaire du Dar-Kouti, qui serait devenue pour lui un bétail de rapport.

Le capitaine Modat, qui avait été envoyé occuper N'Délé en 1909, fut autorisé à empêcher cet exode et à agir avec énergie contre Senoussi qui, depuis l'affaire de Bir-Taouil, prenait toutes les allures d'un révolté.

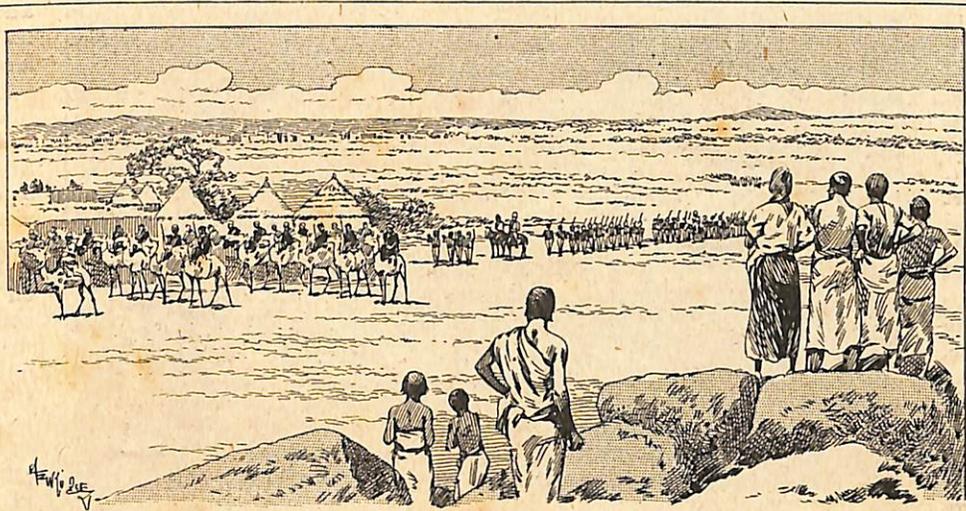
C'est dans ces conditions que le capitaine Modat dut venir attaquer, le 12 janvier, le sultan Senoussi qui s'était retranché dans son tata. Celui-ci opposa une énergique résistance; mais, grâce à l'habileté avec laquelle l'action fut menée et au courage que déployèrent nos troupes, l'engagement se termina par une victoire complète. L'ennemi eut 300 tués, parmi lesquels Senoussi, trois de ses fils et plusieurs chefs, et environ 400 blessés. De notre côté, nous avions eu aussi un petit nombre de blessés dont le lieutenant Grünfelder et le sergent Zuani, et nous avons perdu 8 tirailleurs.

La défaite et la mort de Senoussi vont nous permettre de rétablir la sécurité dans le Dar-Kouti et notre victoire constitue un nouveau triomphe de l'humanité sur la barbarie.

## ✧ Le guet-apens de Merchouch ✧

Au Maroc, un odieux guet-apens s'est produit, dans la nuit du 14 janvier, sur les confins de la Chaouïa et des Zaer, non loin du camp du Boucheron. Le capitaine Nancy se disposait à rentrer avec sa suite dans ce camp, après avoir, à la demande de certaines tribus, servi d'arbitre entre elles dans des différends relatifs à des pacages, quand le marabout Abd-el-Kader invita les officiers français à lui rendre visite à sa kasba de Merchouch. Cette invitation n'ayant rien que de très naturel, ceux-ci prirent le chemin de Merchouch.

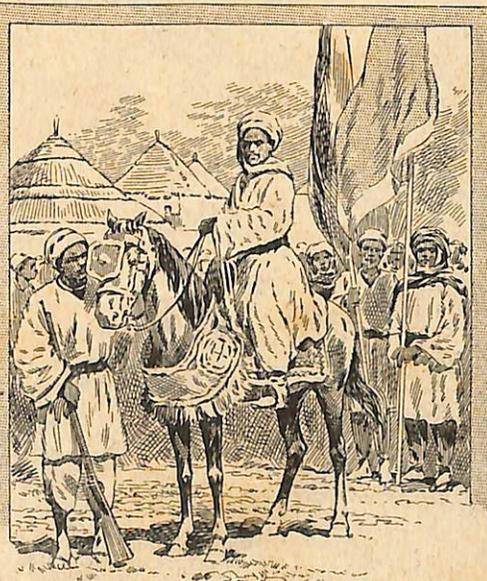
Mais le terrain était difficile et, à la nuit tombante, les guides déclarèrent avoir perdu leur route. Deux frères du marabout se présentèrent alors et offrirent aux officiers de les conduire à Merchouch. Une demi-heure après, ils étaient subitement attaqués par une troupe d'indigènes qui tira à bout portant. Le lieutenant Marchand, le maréchal des logis Hivert et trois goumiers furent tués. Le capitaine Nancy parvint à grand-peine à repousser ses agresseurs et à regagner son camp. G. REGELSPERGER.



Le 23 novembre, la colonne française était renforcée par l'arrivée de la compagnie méhariste du capitaine Arnaud.

Senoussi, sultan du Dar-Kouti, qu'il ne faut pas confondre avec le chef de la secte des Senoussistes, descendait d'une famille de riches marchands d'esclaves du Baguirmi; il continua ce fructueux commerce auquel il ajouta le trafic des armes et c'est avec l'appui de Rabah, auquel il fournissait des fusils et de la poudre, qu'il réussit à fonder dans le Dar-Kouti un véritable empire.

Senoussi devint un des lieutenants de Rabah et ce fut sur son territoire que Crampel fut assassiné. M. Gentil obtint sa soumission



Le sultan Senoussi, qui s'était retranché dans son tata, fut tué à N'Délé le 12 janvier.

en 1895 et des résidents furent installés auprès de lui, à N'Délé; mais il n'en continua pas moins son commerce d'esclaves. M. Auguste Chevalier, qui passa plusieurs mois dans le Dar-Kouti, au cours de sa mission de 1902-1904, acquit la certitude que les assassins de Crampel avaient été les propres soldats de Senoussi.

Le sultan avait réuni un grand nombre

## Sports Modernes

## L'Hydro-Aéroplane

Les lecteurs du *Journal des Voyages* n'ont certainement pas oublié qu'il y a déjà près de deux ans, dans l'*Aviateur du Pacifique*, l'un de leurs romanciers préférés, le capitaine Danrit prévoyait l'hydro-aéroplane, c'est-à-dire l'appareil muni de flotteurs et capable de se poser sur l'eau pour reprendre ensuite son vol, comme un grand oiseau de mer.

Cette ingénieuse fiction est aujourd'hui réalisée, tellement l'aviation marche vite. C'est certainement le sport qui a fait les progrès les plus rapides. On peut dire de l'aéroplane que, depuis trois ans, il a toujours donné plus qu'on n'osait attendre de lui et si, depuis un demi-siècle, la science marche à pas de géants, l'aéroplane vole avec les ailes d'un Génie.

Est-il besoin de faire ressortir les services que rendraient en temps de guerre des aviateurs marins ?

Les reconnaissances effectuées dernièrement sur la frontière mexicaine par l'Américain Hamilton sont des plus concluantes. Sans avoir à redouter les balles ennemies, l'aviateur observa très facilement les positions des insurgés mexicains. En mer, les dangers sont encore moindres pour l'homme volant. Qu'un cuirassé lâche dans l'espace un aéroplane facile à transporter et voilà l'observateur qui monte rapidement au-dessus de l'océan. Il a vite fait de découvrir au loin la flotte ennemie et redescend rendre compte de sa mission à bord du navire de guerre.

On comprendra facilement que la difficulté pour l'aviateur consiste, dans ce cas, à prendre son vol et un instant après de redescendre sur le pont du navire.

L'amirauté américaine, la première, a tenté dans ce sens des expériences fort intéressantes.

La première performance fut accomplie le 16 janvier dernier par l'aviateur Ely qui s'était déjà signalé par des vols maritimes. Une plate-forme de bois d'une installation simple et peu coûteuse avait été aménagée à l'arrière du cuirassé *Pennsylvania*. Sa largeur était de 9<sup>m</sup>,75 sur 38<sup>m</sup>,70 de long. Des cordes tendues à l'aide de sacs de lest en travers de la plate-forme, formaient un frein ingénieux. Des grappins fixés sous l'aéroplane devaient en effet les accrocher au passage.

Parti à 10 h. 45 de Selfridge Field, près de San Francisco, Ely abordait le *Pennsylvania*

seize minutes plus tard sans incident. Ce qui rend l'expérience doublement remarquable, c'est que la brume cachait le cuirassé à l'aviateur. C'est grâce à la sirène du navire qu'il put se guider et rejoindre le bâtiment.



Les essais d'un nouvel hydro-aéroplane dans la baie de Monaco.

Cependant, la solution du problème de l'aviation maritime est plus délicate. Un appareil ordinaire est trop exposé s'il ne peut, le cas échéant, se poser sur l'eau et en repartir par ses propres moyens.

C'est un ingénieur français, M. Henri Fabre, qui, le premier, réussit ce bel exploit. Il y a un an, il effectua des vols de plusieurs kilomètres au-dessus de l'étang de Berre, s'élevant facilement de la surface de l'eau. Il vient de reprendre ses expériences en rade de Nice avec son biplan.

de cet aéroplane dont les ailes ondulées non soumises au gauchissement — sont faites d'une feuille d'aluminium. Les parties inférieures comprenant la nacelle sont en acier. Dans celle-ci, construite de façon à pouvoir, le cas échéant, se maintenir sur l'eau grâce à deux surfaces stabilisatrices fixées sur les côtés, se trouvent le moteur et le siège du pilote.

L'expérience la plus intéressante a été réussie avec un hydro-aéroplane, par l'Américain Glenn Curtiss dans la baie de San Diego en Californie. Son biplan, muni d'un moteur de 60 H.-P., s'éleva facilement de la mer, couvrit un circuit de 2 kilomètres, revint sur l'eau, reprit encore son vol pour se poser finalement tout près du cuirassé *Pennsylvania* où il fut hissé facilement, ainsi que le montre l'une de nos photographies. Les deux flotteurs de l'appareil Curtiss affectent la forme de deux larges skis.

Cet exploit, réalisé avec une aisance remarquable et qui a enthousiasmé ceux qui en furent les spectateurs, permet de fonder de grands espoirs sur l'hydro-aéroplane.

De nombreux appareils de ce genre sont à l'étude. Nous publions la photographie de l'un d'eux : un curieux monoplan essayé dernièrement dans la baie de Monaco.

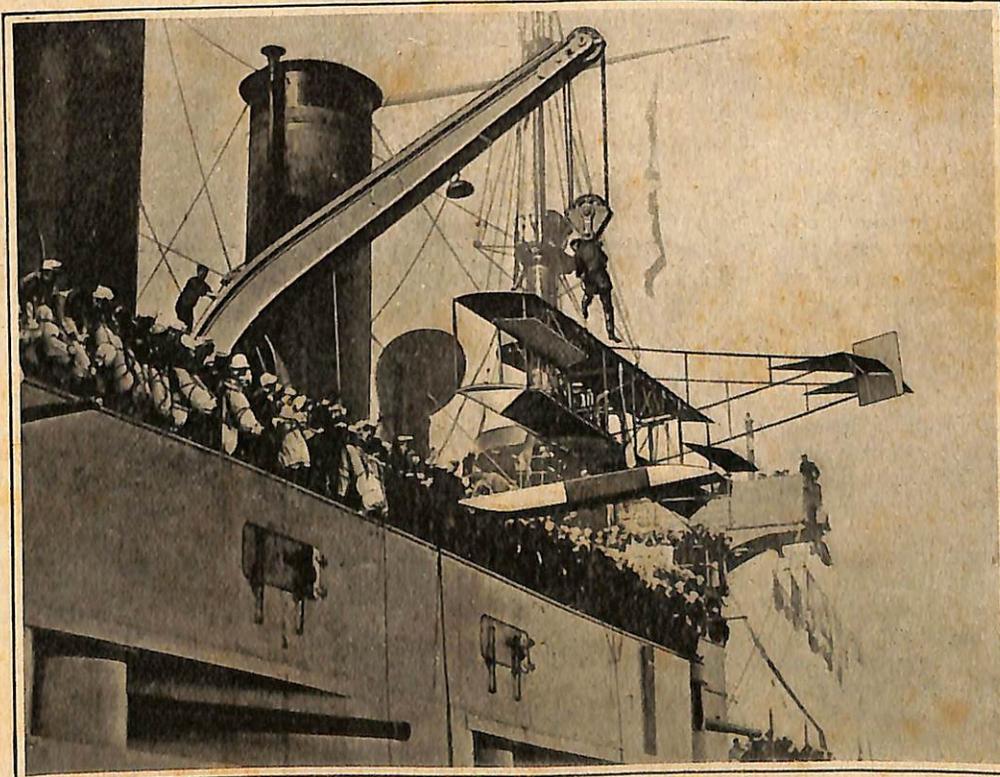
Nous citerons également l'hydro-aéroplane des frères Dufaux de Genève.

Leur appareil est un biplan avec lequel, l'an dernier, ils effectuèrent la traversée du lac de Genève. Il a été muni d'un flotteur de toile imperméable. Pendant l'arrêt sur l'eau, des vessies maintiennent à la surface, la queue de l'aéroplane.

De toutes ces expériences naîtra prochainement l'hydro-aéroplane type dont on ne peut prévoir l'essor. Le vol maritime, moins dangereux que l'autre, prendra sans doute un développement colossal en très peu de temps. Déjà sur de simples monoplans, les aviateurs n'hésitent pas à entreprendre, comme le lieutenant Bague, des voyages sur mer d'une témérité folle, où s'arrêteront-ils quand leurs appareils pourront impunément se poser sur l'eau comme les goélands !

N'annonce-t-on pas qu'un aviateur américain, Iwing Twombly, espère réussir l'été prochain en aéroplane, par relais, le raid Amérique-Angleterre ! Il y a encore, on le voit, de beaux triomphes en perspective pour nos hommes volants !

CLAUDE ALBARET.



L'hydro-aéroplane de l'aviateur Curtiss hissé à bord du cuirassé *Pennsylvania*.

Signalons aussi pour mémoire un appareil entièrement métallique construit à Paris l'année dernière par un Américain, M. Moisent.

Il n'entre ni bois ni toile dans la fabrication

chain en aéroplane, par relais, le raid Amérique-Angleterre ! Il y a encore, on le voit, de beaux triomphes en perspective pour nos hommes volants !

CLAUDE ALBARET.